

FRANÇOIS DALLAIRE

LA QUESTION

Pièce de théâtre en onze tableaux

LES ÉDITIONS DU CONTRE-COURANT

SYNOPSIS :

Julien Garon, un politicien de carrière, croit pouvoir enfin réaliser un vieux rêve: devenir président de quelque chose de vraiment gros, en l'occurrence l'éventuelle République du Québec. À la suite d'une tempête de neige imprévue, Julien et sa femme doivent passer la fin de semaine dans un petit hôtel animé des Bois-Francis.

Étant donné que l'insonorisation de l'établissement laisse beaucoup à désirer, le couple ne pourra trouver le sommeil et partagera son temps entre la chambre # 101 et le bruyant bar d'en bas. Les Garon y font la rencontre de quelques dignes représentants du «bon peuple électeur». En politique intelligent et opportuniste, notre homme décide de tirer le meilleur parti possible de ces discussions à bâtons rompus: il mettra au point la prochaine question référendaire, celle qui gagnerait finalement l'adhésion d'une grande majorité de Québécois à son projet politique.

La pièce, sans prendre parti dans le débat politique actuel, explore, par des voies indirectes, l'âme plausible de cet homme qui se croit sincèrement appelé par le destin. Par la bande, cette comédie légère fait le portrait amusé de l'électeur moyen, éternellement ambivalent devant la perspective «de se donner enfin son propre pays».

La conclusion (implicite) est double. Tout d'abord, les véritables préoccupations des citoyens ordinaires sont souvent à des années-lumière de projets politiques tels que ceux mis de l'avant par Julien Garon. Ensuite, avec un brin d'imagination, les gens d'ici pourraient construire une société véritablement distinguée – dans le sens «excellente» du terme.

LA QUESTION

Du même auteur:

OKA – LA HACHE DE GUERRE
Les Éditions La Liberté, Québec, 1991

LA RÉPUBLIQUE DE POUTINE
L'Étincelle Éditeur, Montréal, 1992

MON SAUVAGE AU CANADA
L'Harmattan, Paris, 1995

LA SAGA DE L'AMIANTE
Lancôt Éditeur & Danielle Shelton Éditrice, Montréal, 2002.

LE SAUVAGE BLANC
L'Harmattan, Paris, 2002.

QUATRE SAISONS DE PÉRÉGRINATIONS
L'Harmattan, Paris, 2004.

JE ME SOUVIENS, fresque historique (non encore montée), 1996

À tous les électeurs du Québec.

Données de catalogue avant publication (Canada)

Dallaire, François, 1945-
LA QUESTION
Comprend des références bibliographiques
ISBN XX

ATTENTION: REMPLACER LES XX PAR LES INFO. PERTINENTES!!

1. Québec (province) – Canada – Référendum – Politique. 2. Lucien Bouchard – Libellé de la question – Québec (province) – Indépendance – Souveraineté. 3. Question référendaire – Québec (province) I. Titre.

XX
XX

Publié par:

Les Éditions du Contre-courant
François Dallaire
70, rue Marcel-Chaput
Gatineau (Hull), Qc
J9A 3B1
Canada
Tél.: (819) 772-4574
<francoisdall@hotmail.com>

Révision: Jayne Balharrie
Couverture: XX
Composition et mise en page: XX

© Copyright 2001 par François Dallaire
Dépôt légal – XX
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale du Québec
ISBN XX

Tous droits réservés. Toute reproduction entière ou partielle de ce livre, par quelque procédé que ce soit, est interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur.

Synopsis

Julien Garon, un politicien de carrière, a rejoint les rangs d'un mouvement nationaliste bien établi pour essayer d'enfin réaliser un vieux rêve: devenir président de quelque chose de vraiment gros, en l'occurrence l'éventuelle République du Québec. À la suite d'une tempête de neige imprévue, Julien et sa femme (Jane) doivent passer la fin de semaine dans un petit hôtel animé de Victoriaville, dans les Bois-Francs (le «Coeur du Québec»¹).

Comme l'insonorisation de l'établissement laisse beaucoup à désirer, le couple ne pourra trouver le sommeil et partagera son temps entre la chambre # 101 et le bruyant bar d'en bas. Les Garon y font la rencontre de quelques dignes représentants du «bon peuple». Vite reconnu par ces derniers, notre politicien en profite pour essayer de faire de la cabale. La chose s'avère loin d'être facile: enhardis par l'atmosphère intime créée par la tempête, les «électeurs» forcent Julien à s'expliquer, sans fuite possible dans quelque horaire chargé.

En politique intelligent et opportuniste, notre homme décide de tirer le meilleur parti possible de ces discussions à bâtons rompus: il mettra au point la prochaine question référendaire, celle qui gagnerait finalement l'adhésion d'une grande majorité de Québécois à son projet politique.

La pièce, sans prendre parti dans le débat politique actuel, explore, par des voies indirectes, l'âme plausible de cet homme qui se croit sincèrement appelé par le destin. Par la bande, cette comédie légère fait le portrait amusé de l'électeur moyen, éternellement ambivalent devant la perspective «de se donner enfin son propre pays».

La conclusion (implicite) est double. Tout d'abord, les véritables préoccupations des citoyens ordinaires sont souvent à des années-lumières de projets politiques tels que ceux mis de l'avant par Julien Garon.

Ensuite, avec un brin d'imagination, les gens d'ici pourraient construire une société véritablement distinguée – dans le sens «excellente» du terme. Autrement dit, le cadre politique actuel n'empêche en rien nos communautés de s'épanouir et, pourquoi pas!, de développer et de cultiver des singularités du beau et du mieux.

¹ **Codes:** PROTAGONISTE PARLANT, (explication), [action], {son}.

[page blanche]

Personnages

- JANE, l'épouse d'origine californienne de notre politicien. Elle ne participe aux discussions que de manière indirecte, mais en faisant des remarques tout à fait pertinentes sur la place du Québec dans l'ensemble nord-américain et dans le monde. Début de la quarantaine.
- JULIEN Garon, notre politicien. Il est animé à parts égales par l'«appel du destin» et par l'ambition toute crue. Début de la cinquantaine. Arrivera-t-il à rédiger et tester une question enfin satisfaisante?
- CLAIRE, la serveuse du bar. Elle est indépendantiste par émotivité, quoique la neige qui n'en finit plus de tomber ravive ses rêves d'émigration vers la chaude Floride. Environ trente-cinq ans.
- MAURICE Gravel, un plombier diplômé. Il est l'archétype du gars avec les deux pieds bien plantés sur la Terre. Cela l'amène à exprimer son scepticisme face au projet d'indépendance politique de Julien. Quarantaine bien entamée.
- TROIS BUVEURS anonymes, dont deux parlant: MICHEL, qui est jeune (la vingtaine), et TI-LOUIS (la trentaine). Ils sont chômeurs à plein temps; ils joueront souvent les cabotins.
- HERVÉ Jean-François, un immigrant haïtien fraîchement débarqué. Il a entre 40 et 50 ans. Il n'arrive pas à comprendre pourquoi Julien et ses semblables veulent se séparer du pays somme toute très vivable qui l'a accueilli. À la fois plus instruit et plus articulé que les autres clients, il est l'égal intellectuel de notre politicien. Ses références à son Haïti natal le campe dans le rôle du protagoniste qui a l'avantage du recul.

Lieux

- ⌘ Le bar, très coloré, de l'Hôtel Grand Union de Victoriaville
- ⌘ La table de billard, à même ledit bar
- ⌘ La chambre # 101 du même hôtel

Nota: pour réduire les coûts des décors, rien n'empêcherait d'installer ces deux lieux sur la même scène, en les séparant par des jeux d'éclairage appropriés; d'autant plus que l'action alterne sans cesse entre la chambre et le bar.

Période

- Une longue soirée de tempête de neige, à l'aube du deuxième millénaire de l'ère chrétienne (et du cinquième centenaire du Canada-Français).

* * * * *

TABLEAU I

Le premier tableau s'ouvre sur une chambre d'hôtel au décor de mauvais goût, certes, mais qui ne manque pas d'une certaine chaleur. L'éclairage est un mélange de la lumière émanant de deux vieilles lampes sur pied, de celle d'un petit lustre de chevet et des clignotements des néons annonçant le chic Hôtel Grand Union.

Question de bien situer la scène, le lever du rideau a été préparé par une minute de musique disco américaine comme en braillent les haut-parleurs de tant de ces temples de la culture populaire québécoise. Le niveau sonore correspond à ce qu'entendent Jane et Julien dans leur chambre.

Ce «bruit» baisse quand les protagonistes commencent à parler, mais il demeure présent, en sourdine, pendant encore quelques instants (sans toutefois nuire à la bonne compréhensibilité des réparties).

Les projecteurs s'allument sur une femme (Jane) qui défait deux petites valises en rythmant ses gestes sur la «musique» en question.

JULIEN sort de la salle de bain précédé d'un bruit de chasse d'eau:

— Maudite musique américaine! Ça a failli me couper mon inspiration!

JANE, qui amplifie sa «danse» comme pour contrarier son mari, rétorque d'un air faussement détaché mais franchement narquois, et avec un léger accent américain:

— Patience! Patience! Après la Indépendance, on entendra seulement des rigodons dans les campagnes de la nouvelle république...

JULIEN:

— C'est ça, ma femme... Moque-toi encore de moi. Tu ne peux pas savoir ce que c'est que d'être toujours envahi par une autre culture. Et une culture de mauvais goût, avec ça!

JANE:

— Si mon culture a un si mauvais goût, pourquoi le monde entier se battent pour en avoir des petits morceaux, des... miettes? Les gens de cet hôtel *typical* québécois ne sont pas obligés d'écouter Peter Gabriel, Madonna, Deep 'n' Delicious et les autres. Où sont donc les GIs avec leurs gros fusils qui les forcent à acheter la musique et les films des States?

Après un silence, JULIEN:

— D'accord, on n'est pas obligé de l'accepter; mais elle est partout! Elle nous inonde sans qu'on s'en rende compte; elle noie insidieusement notre créativité. Nous devons nous défendre, nous devons sans cesse nous battre pour résister, pour rester nous-mêmes.

JANE:

— Mais, Julien, tu sais bien que tout change. Prends mon pays, par exemple: ma mère a maintenant plus de voisins qui parlent l'espagnol que l'anglais. Est-ce que c'est une raison pour que la Golden State se sépare des autres États?

JULIEN:

— C'est ça... Compare les pauvres États avec le Québec astéure... Ce que vous vivez là-bas n'a rien à voir avec nos problèmes à nous. Tu ne vas quand même pas me dire que les Californiens sont menacés d'assimilation par les Mexicains... Les Américains de la côte du Pacifique seraient comme les malheureux Anglais des Cantons de l'Est, maintenant! ? {Ton persifleur.}

JANE:

— Tu savez très bien que je veux pas dire ça. Mais, de toutes façons, tu as essayé de le séparer, le Québec, Ça n'a pas fonctionné. Tu devrais oublier ça et faire d'autre chose dans ta vie.

JULIEN:

— Faire autre chose? Ma femme, nomme-moi une activité plus noble que la politique. Dans la Grèce antique, la politique, c'est ce qui différenciait le citoyen libre et à part entière de l'esclave. Cela est encore vrai aujourd'hui. En plus de ça, la politique, pour moi, c'est un devoir civique.

JANE:

— C'est un devoir pas très payant.

JULIEN:

— C'est vrai. Mais y a pas que l'argent, dans la vie. Y a bien des gens qui comprennent pas ça.

JANE:

— Oui! Plus important que l'argent, il y a le pouvoir, n'est-ce-pas? C'est pas ce *dear* Henry Kissinger qui disait que le pouvoir est plus important que l'argent et la femme, parce que quand tu as le pouvoir, les deux autres viennent automatiquement?

JULIEN:

— Ouais... C'est à cette éminence grise par excellence lui qu'on attribue cette lapalissade...

JANE, interrompant son mari:

— Cette quoi?

JULIEN:

— Cette... vérité évidente. Sauf qu'il parlait pas de l'argent et de la femme. Il parlait plutôt de l'argent et des femmes! Petite nuance... Mais les gens oublient souvent qu'avec le pouvoir, viennent les responsabilités.

JANE:

— Envers qui, les responsabilités? Envers un peuple qui t'a pas compris? Un peuple qui n'a pas eu le courage de te suivre, comme tu dis souvent?

JULIEN:

— Les Québécois m'auraient suivi si les choses avaient été expliquées plus clairement. En politique, il y a toujours trop d'intrigants et de prophètes de malheur qui ont avantage à mêler les cartes. Le peuple, lui, sait très bien ce qu'il veut, mais encore faut-il savoir le lui demander.

JANE:

— Mon *darling*, cela semble bien difficile, si je juge avec les nuits que toi et tes amis du parti ont passées à préparer la fameuse question du référendum.

JULIEN:

— Pour ça, tu as raison... C'est difficile... La question, elle, elle est facile. C'est sa formulation qui est problématique.

JANE, qui n'est pas bien sûre de comprendre:

— *Anyway...* Moi aussi je suis fatiguée de écouter cette musique. Descendons au bar leur dire de la changer.

* * *

TABLEAU II

Le bar québécois typique, avec ses deux téléviseurs débitant deux émissions différentes (que personne, d'ailleurs, n'écoute), sa table de billard à trente sous, son alignement de bouteilles de fort et de digestifs, son éclairage flatteur pour les boutonneux et ses murs couverts de l'iconographie de certains idéaux populaires qui viennent encadrer l'incontournable tête de chevreuil empaillée: voitures de course, grosses cabanes (maisons), blondes dodues et quelques vieux acteurs de cinéma aux regards encore chargés de mystère.

L'heure qu'il est s'avère un cadeau de la Carling Black. À part un jeune type (Michel) qui tue son ennui en faisant rouler quelques boules sur le tapis du billard, la serveuse (Claire) est la seule personne qui semble appartenir au royaume des vivants. Mais, malgré la profondeur de leur léthargie, les siroteux de bière trouvent la force de suivre du regard l'arrivée de Jane et Julien. Ces derniers tranchent nettement sur la faune des habitués, et ce, autant par leur port trahissant une classe innée que par leur tenue vestimentaire révélant une certaine aisance financière.

Ils s'avancent vers la *barmaid* (Claire) et Julien lui dit quelque chose que le vacarme des haut-parleurs nous empêche d'entendre.

Le volume de la musique (disco) baisse assez pour nous permettre de saisir la réponse de CLAIRE:

— Changer de musique? Pourquoi faire? La clientèle aime ça; c'est plein de vie, de rythme, de pep. Je peux baisser le volume un peu, mais si vous voulez des cantiques d'église, vous vous trompez de porte.

JULIEN:

— Non, non! Y faut pas tomber dans les extrêmes, mais pourquoi toujours écouter des niaiseries américaines, quand on a de la si belle musique ici même, au Québec?

CLAIRE:

— Vous voulez des chansonniers? Icitte, monsieur, c'est un bar, pas une boîte à chansons... Vous voulez faire fuir mes clients?

JULIEN:

— Écoutez, je vous gage que vos habitués ne comprennent même pas les paroles de ces criages. Si vous faisiez tourner de la musique en français, au moins ils comprendraient.

CLAIRE:

— Ça, c'est pas sûr... Et moi aussi *I speak English!* Vous nous prenez pour des ignorants?... Qu'est-ce que vous voulez boire?

JULIEN:

— Rien merci. On étaient descendus pour...

JANE:

— Un verre de vin rouge, s'il-vous-plaît.

CLAIRE:

— Je ne sers pas de vin au verre. Ça s'boit pas assez.

JANE:

— Une demi-bouteille, d'abord.

{ Silence perplexe: Claire ne comprend pas. }

JANE, brisant le silence:

— O.K., O.K.! Je prends une Bud, une bonne bière locale... { Ton moqueur. }

JULIEN:

— Moi, ce sera une Blanche de Chambly. Pas trop froide.

CLAIRE:

— Vous êtes chanceux; pour une fois, j'en ai. Ça se boit de plus en plus, ces affaires-là.

JULIEN:

— Cette broue, Madame, c'est un excellent exemple du savoir-faire de chez nous. C'est comme les chansons...

CLAIRE:

— Bon! J'ai compris le message caché! Parce que vous consommez, je vais sortir une vieille cassette grafiignée de musique canadienne. Pour vous exprès.

Claire va dans un coin du bar et tripote différents boutons. Le disco est interrompu brusquement. {Silence.}

CLAIRE:

— Ah, j'ai une cassette de Céline Dion..., mais c'est en anglais. {Ton de déception.}

Le silence est à nouveau rompu, cette fois par la voix rauque de Charles Aznavour: {«Je vous parle d'un temps, que les moins de vingt ans, ne peuvent pas connaître. Là-bas en ce temps-là... »}

Tandis qu'aucun des affalés ne réagit, JANE a le fou rire:

— Je croyais qu'il était français...

JULIEN:

— Ouais, c'est un Français,... mais il a un peu de sang arménien dans les veines,... et il a débuté sa carrière au Québec.

JANE, railleuse:

— Ça doit faire longtemps de ça...

JULIEN:

— En tous cas! L'important, c'est qu'il chante en français...

{Quelques autres mesures de la chanson «La Bohème», la suite en sourdine.}

JULIEN, s'adressant à Claire:

— Vous voyez... C'est pas sorcier... Et personne n'a pris la porte en entendant une chanson en français.

CLAIRE:

— C'est parce qu'ils ont trop bu de bière. Ils pourraient pas se décoller de leurs chaises même si l'feu était pris.

JULIEN:

— Écoutez. On va leur poser la question de savoir s'ils n'aiment pas mieux la musique en français. Ce sera une sorte d'exercice de démocratie...

CLAIRE:

— Vous, j'veus ai déjà vu quelque part...

JULIEN, ignorant cette remarque:

— Ma femme va faire le tour des tables et va demander aux clients ce qu'ils préfèrent: la musique anglaise ou la musique française. Une question claire et simple!

JANE:

— C'est ça Julien! Les questions simples pour ta femme... les questions compliquées pour toi... Tu es *sure* que tu ne veux pas faire un petit *discourse* avant que je pose la question, pour rendre l'exercice un peu plus compliqué, plus *realistic*?

CLAIRE:

— Julien!! Julien Garon!! [Elle a reconnu notre homme.] Je savais bien que je vous avais vu quelque part; c'est à la télé-vi-sion. [Elle pointe l'un des deux téléviseurs, lesquels sont ouverts en permanence.]

En entendant ce nom, la plupart des têtes se tournent vers le couple. (Julien Garon est un politicien bien connu, même dans les tavernes et dans les bars de Victoriaville.)

L'un des clients (MAURICE) lance, en se replaçant sur sa chaise:

— Ça parle au bout d'tuyau bouché, Julien Garon en personne. L'homme qui a passé bien proche de nous donner l'Indépendance... Et moi qui croyais que vous aviez lâché la politique. Qu'est-ce que vous faites dans un débit de boisson? {Rires des autres buveurs.} Maintenant que vous avez perdu, y est pas un peu trop tard pour nous payer une bière? {Encore plus de rires.}

Un autre BUVEUR (TI-LOUIS), en ricanant:

— Essayez-vous et prenez un verre de *draft*. C'est moi qui paye.

Disons que c'est le verre du perdant.

JULIEN, sans s'asseoir:

— Perdant... perdant... De si peu! Si on avait été entre nous... comme ce soir, l'affaire était dans la sac... On avait enfin notre pays à nous.

MAURICE:

— Ouais! Quelques points seulement! La fois que le Canada a été sauvé par Anglais de Pointe-Claire et par les immigrants! C'é-ti pas enrageant rien qu'un peu!? {Ton légèrement moqueur.}

La porte s'ouvre à ce moment. Dans un sifflement de tempête, une rafale de neige déverse un individu (Hervé) dans la pièce. Le gars est un Noir.

L'un des BUVEURS (TI-LOUIS), apparemment aussi déçu que surpris:

— Parlant d'être entre nous.

Le nouvel arrivant – HERVÉ –, qui n'a pas entendu ou compris la remarque, s'explique:

— Bonsoir mesdames, bonsoir messieurs... J'étais en route de Sherbrooke à Québec quand la tempête de neige m'a surpris ici. Est-ce que vous auriez une chambre?... Pour une nuit?...

Comme il n'obtient qu'un silence un peu embarrassé pour toute réponse, HERVÉ regarde chacune des personnes debout, manifestement à la recherche du patron ou de la patronne. Son regard s'arrête sur Julien:

— Mais... excusez-moi... si je ne m'abuse, vous êtes monsieur Garon, l'homme politique qui a failli faire l'indépendance de cette province.

JULIEN:

— Pardon, pays! {En appuyant sur le mot «pays».} L'Indépendance de ce pays! Oui, c'est bien moi. Mais ne vous en faites pas; ce n'est que partie remise. [En se précipitant sur la main tendue d'Hervé (réflexe appris de politicien).] Je vous présente mon épouse Jane... À qui avons-nous l'honneur?

Pendant que les autres personnes présentes observent un silence déferent envers ces manières qui trahissent une éducation qu'ils n'ont pas, HERVÉ:

— Hervé Jean-François, docteur en métallurgie des non-ferreux, rattaché depuis peu à l'Université de Sherbrooke. Je me rendais dans la vieille capitale pour donner un conférence sur l'avenir des procédés d'électrolyse dans la récupération du magnésium qui subsiste après l'extraction de l'amiante, mais j'ai bien l'impression qu'avec cette tempête impromptue, mon voyage est à l'eau.

Le BUVEUR (TI-LOUIS) lance:

— Dans l'banc d'neige, le voyage.

MAURICE ajoute, sans se lever de sa chaise:

— Moi, c'est Maurice Gravel, plombier avec ma carte de compétence.

L'un des deux autres BUVEURS (le jeune MICHEL) dit, sur un ton de fausse fierté défiante:

— Michel y Ti-Louis, chômeurs patentés. Claire...! Deux Labatts Bleues!... S'il-vous-plaît.

HERVÉ:

— Enchanté. J'espère que je n'interromps pas une conversation. On m'a raconté qu'au Canada, les longues soirées d'hiver sont souvent l'occasion d'échanges chaleureux et fructueux.

CLAIRE, qui a recommencé à s'affairer derrière son comptoir:

— Ça, c'était avant la télévision. Maintenant, les hommes sont bons rien qu'à passer leurs soirées à admirer les exploits des sportifs professionnels – et millionnaires à part ça! – à la télévision entre deux gorgées de bière.

JULIEN, sur un ton philosophique, en jetant un regard en coin du côté de sa femme, remarque:

— Certaines femmes, elles, c'est leurs après-midi qu'elles passent à rêver, en pâmoison devant des minets maquillés qui s'agitent d'une chambre à coucher à l'autre... Au petit écran seulement, il va sans dire...

MAURICE:

— L'après-midi? La mienne, c'est ses soirées qu'elle passe à suivre les «aventures» d'une gang de mêlés. Le pire, c'est que «l'action» se passe plutôt dans les cuisines. Je comprends pas: ma femme a toujours dit qu'elle ne voulait pas passer sa vie dans une cuisine...

CLAIRE laisse glisser discrètement, sur un ton entendu:

— Alors qu'il y a tellement plus d'action icitte...

HERVÉ intervient, compréhensif:

— Oh, vous savez, c'est partout pareil. Chez moi, en Haïti, la télévision a chassé l'arbre des palabres sous lequel se réunissaient les vieux du village. Au Canada, elle a remplacé le feu de l'âtre qui captait les regards et réchauffait les corps... Mademoiselle...! Je pourrais avoir un bon café chaud...?

L'un des BUVEURS anonymes (MICHEL), tout en gardant son regard fixé sur les boules de billard:

— Celui-là, y pas dû v'nir icitte en chauffant un taxi. {Volume de cette répartie plutôt faible: Michel ne veut pas être clairement entendu d'Hervé.}

JULIEN intervient:

— Mes amis, apprenez que les Haïtiens ne sont pas tous des chauffeurs de taxi. Plusieurs font de brillantes études et deviennent avocats, médecins, économistes...

MAURICE interjette:

— Si y'avait une couple de plombiers, ce serait peut-être plus utile, pour cette île de misère. {Les autres buveurs rient de bon coeur.}

JULIEN poursuit en feignant d'ignorer cette remarque:

— ... Dans un pays moderne comme le nôtre, je vous l'affirme bien fort, les préjugés de race et de couleur n'ont pas leur place. Nous avons besoin de tout le monde pour bâtir un Québec fort dans un Can...

Attentif malgré sa partie de billard solitaire, MICHEL intervient:

— Haie! C'est pas ça, la *joke*, c'est: «Un Québec indépendant dans un Canada uni.»

JULIEN:

— Je sais, je sais... L'important, c'est que nous voulons que les nouveaux Québécois se sentent chez eux chez nous. À ce titre, nous avons de quoi être fiers. Pensons au traitement de faveur qu'on toujours reçu les Anglais d'ici; une minorité choyée entre toutes. On voit ça nulle part ailleurs.

JANE bouillonne:

— Julien! Tu ne vas pas comparer les Anglais qui ont conquis le Canada des mains des Français avant de le développer... aux *aliens* qui sont venus ici en Amérique parce qu'ils crevaient de faim chez eux! Et tous ces «importés», comme ta cousine Yvonne les appelle, quelle est leur contribution? De toutes façons, tu n'étais pas aussi charitable envers les néos après ton dernier référendum manqué.

JULIEN:

— Manqué de peu!

JANE:

— Mais manqué quand même! Et par la faute de qui, déjà?

HERVÉ risque une intervention:

— Si vous me permettez, cela, c'est le jeu de la démocratie; la loi de la majorité.

MAURICE, méchant:

— La démocratie {En appuyant sur le terme.}, vous devez connaître ça, chez vous. Comment y s'appelait, encore, le bon docteur ou le grand général qui vous ont obligé à fuir icitte? {Rires des buveurs.}

HERVÉ est outré:

— Sachez que mon pays, c'est ici, au Canada, et non...

CLAIRE interroge, du fond de son comptoir:

— Au Canada ou au Québec?

HERVÉ:

— Pour moi, c'est la même chose. Je me considère à la fois québécois et canadien...

Un BUVEUR (T-LOUIS) précise:

— Et haïtien! {Ce qui déclenche des petits rires complices.}

JULIEN prend une posture de tribun:

— Messieurs! Messieurs! Assez de farces plates. Ce monsieur est maintenant un Québécois à part entière. Et la meilleure façon de l'assimiler, c'est de le considérer comme l'un...

HERVÉ interrompt:

— Qui vous a dit que je voulais être assimilé? Je suis issu d'une culture plus riche et plus authentique que la vôtre à bien des égards. Saviez-vous que mon pays a fait son indépendance en 1803, après avoir battu les Français... ?

MAURICE:

— Battre les Français, c'est facile: tout le monde le fait. Depuis Waterloo, ils perdent toujours les guerres. Pour l'Indépendance, où cela vous a menés? Dans la misère noire!

HERVÉ:

— Jeu de mots facile!... Je veux bien vous concéder, Monsieur, que nous avons d'énormes problèmes économiques, mais cela n'a rien à voir avec notre indépendance nationale. Le problème, c'est la qualité de nos dirigeants politiques. Aucun n'est prêt à faire des concessions de carrière pour le bien commun. Ils veulent tous devenir président, ne serait-ce qu'une seule semaine; on appelle ça la «présidentite aiguë». Et une fois élus, ils ont la fâcheuse habitude de vite se transformer en potentat et en tyran.

MAURICE {Ton de pince sans rire.}:

— C'est pas comme icitte. Icitte, tous les politiciens travaillent pour la population. Leur but, dans la vie: se sacrifier pour le bien général. Par exemple, pour diminuer le déficit, ils se garochent tous pour rembourser leurs pensions. Des vrais saints... {Rires moqueurs des buveurs et de Claire.}

HERVÉ:

— Croyez-moi, ce qui se passe ici n'a rien à voir avec la situation chez nous. Je parle de gens qui mettent les deux mains dans les caisses de l'État. C'est vraiment une autre mentalité...

MAURICE:

— Moi, je pense que ce n'est pas une question de mentalité. C'est plutôt à cause des comptables...

MICHEL, se relevant de la table de billard:

— Qu'est-ce que les comptables ont à faire là-dedans?

MAURICE:

— C'est bien simple. Penses-y un peu: y a tellement de comptables partout, des comptables en train de compter et recompter l'argent, que ça devient presque impossible pour les politiciens de nous voler nos taxes.

TI-LOUIS:

— Arrête un peu, Maurice. Tu vas finir par nous faire accroire que les comptables sont aussi utiles que les plombiers...

JULIEN:

— Tour ça pour dire, si je vous comprends bien, monsieur Jean-François, que ce n'est pas l'indépendance qui vous a appauvris. Le fait que vous soyez souverains...

HERVÉ:

— Ça, c'est bien relatif. Mon pays d'origine est formellement souverain, oui, mais la souveraineté politique, quand on est un petit pays, ça ne veut pas dire grand chose... Surtout lorsque le voisin du Nord est si puissant...

JULIEN:

— Vous parlez de notre voisin du Sud...

HERVÉ:

— Nous parlons du même, effectivement...

JANE:

— Si vous parlez des States, moi j'ai appris dans l'école que les States sont riches et sont puissantes parce qu'il y a l'union. L'union des États, les États-Unis... C'est ça qui les rend riches... C'est un grand... comment vous appelez ça?... C'est un grand marché en commun.

JULIEN:

— Je sais très bien où tu veux encore en venir: que l'Indépendance n'est pas toujours une bonne décision du point de vue économique. Je connais la chanson. Mais cette fois, c'est toi qui mélanges les pommes et les oranges: le Québec, puissance industrielle moyenne à l'échelle mondiale, n'a rien à voir avec un petit pays en voie de sous-développement comme celui de Monsieur.

HERVÉ:

— Pardon! Pays d'origine! Je vous l'ai déjà dit, mon pays, c'est le Canada... et le Québec.

MAURICE:

— En tous cas, si la Madame Indépendance elle était si bonne que ça pour l'économie et pour le reste, les Allemands, les Italiens, les Anglais et les Français, en Europe, ils travailleraient pas si fort pour s'en débarrasser... Claire...! Une autre Cinquante, s'il-te-plaît.

JULIEN contr'attaque:

— Voulez-vous insinuer, derrière cette boutade maladroite, que notre mouvement vers la pleine souveraineté nationale va à contre-courant de certaines tendances politico-économiques à la mode, mon distingué plombier?

MAURICE:

— Maladroite; ça, c'est vous qui le dites. Le plombier diplômé que je suis fier d'être, lui, pense qu'on n'a peut-être pas besoin d'être indépendant pour fabriquer des tuyaux drettes et des robinets qui ferment étanche.

JULIEN:

— Justement, on veut dépasser cette étape, aller plus loin; fabriquer d'autres choses. Passer à l'ère post-industrielle et plonger à fond dans la haute technologie... Mais dans le cadre politique actuel...

MAURICE interrompt:

— Aller plus loin? On n'en fabrique même pas, des robinets; même pas des robinets qui coulent. Icitte, on se sait pas encore faire des bicycles à pédales et vous voulez aller plus loin?... Qu'on construise des Rolls-Royce, peut-être. Vous n'allez quand même pas me dire, monsieur Garon, que c'est la méchante Confédération qui vous empêche de vous lancer dans le moulage des bols de toilettes... Ça serait peut-être plus utile que faire de la politique... {Rires des buveurs et de Jane.}

JULIEN, outré:

— Chacun son métier! Moi, ce sont les hommes qui m'intéressent, pas les... Mais vous savez très bien ce que je veux dire: tant qu'on ne contrôlera pas tous nos budgets de recherche, nous serons à la remorque des autres; nous serons assis sur le siège d'en arrière. Moi, ce qui m'intéresse, c'est le volant, le siège du chauffeur!

MAURICE:

— Pour ça, j'suis bien d'accord! On veut tous être au volant, moi comme les autres. Mais j'vois vraiment pas ce qui nous empêche de fabriquer une auto à notre image, adaptée à notre climat, et de la vendre à tous ceux qui sont dans la même situation, avec le même genre d'hiver. J'suis sûr que ça s'vendrait bien en Alaska, par exemple.

JULIEN:

— Vous savez bien que l'automobile et le siège du chauffeur, c'est une métaphore. Je ne parle pas d'une vraie voiture. Je parle d'un pays et d'un gouvernement.

HERVÉ:

— Lequel précède l'autre, monsieur Garon? Le pays ou l'industrie originale? Ne croyez-vous pas que les Québécois parleraient moins de séparation et de souveraineté politique s'ils avaient réussi à développer une technologie bien à eux?

JULIEN:

— Vous voudriez quand même pas qu'on redécouvre les lois de la physique et de la chimie?

HERVÉ:

— Bien sûr que non! Pourquoi réinventer la roue!? Mais les applications, elles, de ces lois universelles, elles pourraient être inédites.

MAURICE:

— Ben oui! Prenez le cas d'une voiture électrique. On a tellement d'électricité, ici, qu'on devrait essayer de développer une auto électrique. On pourrait l'appeler la Manic.

HERVÉ:

— Par exemple! Je suis convaincu qu'en cherchant bien, les gens d'ici pourraient trouver des solutions singulières, originales, à une foule de problèmes. Ce n'est qu'une question de créativité.

TI-LOUIS:

— Là, j'pense que vous avez un point. J'ai déjà lu queq'part que les hommes n'utilisaient que dix pour cent de leur pouvoir mental. On pourrait faire un effort de c'côté...

CLAIRE:

— À vous voir ici tous les soirs que l'bon Dieu amène, il y a certainement de la place pour un petit effort d'imagination, ouais!

MAURICE, qui a de la suite dans les idées:

— J'pensais à ça, aujourd'hui. Pourquoi les voitures qu'on vend icitte, elles ont rarement du chauffage à l'arrière. Dans un climat comme le nôtre, c'est absolument indispensable, ça, vous ne trouvez pas?

MICHEL:

— Pour la bonne raison que nos autos, elles sont souvent dessinées, pensées et construites à Détroit. Et ça ben l'air que là-bas, y fait moins frette qu'icitte.

MAURICE:

— Raison de plus pour avoir notre propre voiture. Ma Manic, elle aurait le chauffage à l'arrière, et un siège chauffant pour le conducteur à part de ça.

CLAIRE:

— Égoïste! Et le passager?

MAURICE s'emballe:

— Pas de gadgets compliqués. Pas de vitres électriques! Pas d'air climatisé! Pas de transmission automatique, parce si on est trop niais pour embrayer à la mitaine, on est trop niais pour se lancer dans l'traffic! Pas de disque d'embrayage hydraulique, non plus; c'est trop compliqué!

JULIEN:

— J'espère qu'elle aura quatre roues, quand même, votre petite merveille.

MAURICE:

— Pas quatre, cinq..., avec la roue de secours.

TI-LOUIS:

— Maurice, y a toujours rêvé d'un char Canadian Tire. Une auto que n'importe quel gogo pourrait réparer lui-même.

MAURICE:

— Exactement! J'en ai assez de travailler pour payer des réparations compliquées. Tous ces gadgets comme les vitres électriques, la transmission automatique et le *cruise control*, c'est pas toujours nécessaire!

HERVÉ:

— Remarquez que cette façon de voir la technique, de l'utiliser seulement quand on est convaincu d'en avoir besoin, ça pourrait être une nouvelle culture, dans le sens anthropologique du terme...

CLAIRE vient de mettre un nouveau disque:

— La culture, pour moi, c'est la bonne musique. Qu'est-ce que vous pensez de ça? {Un air de salsa se fait entendre.}

Hervé se détend comme un ressort. Dansant de moins en moins discrètement, il se dirige vers le centre du plancher. Les autres hommes ne bougent pas. Claire prend le rythme en tapotant le comptoir.

HERVÉ, tout en continuant à danser:

— Ça, ça me réchauffe le coeur. De la musique de mes îles chéries...

Sur ce, JANE se lève et se met à danser avec Hervé, essayant un peu maladroitement de suivre le bon danseur:

— Vous devez m'excuser; je n'ai pas l'habitude, avec... [Elle ne termine pas sa phrase.]

Julien fulmine dans son coin, impuissant.

CLAIRE entre en scène et se met à danser, seule, à côté du couple qui semble s'amuser ferme:

— Allez, les hommes québécois... Pas un qui veuille danser avec une femme en or?...

Un des BUVEURS (TI-LOUIS), d'une voix un peu triste:

— C'est pas qu'on veut pas...

CLAIRE:

— Je sais. Je sais. On peut pas... On n'est pas capab'...

JANE:

— Patience, patience. Après le prochain référendum de Julien, l'Indépendance fera de vous tous des danseurs magnifiques... [Elle s'esclaffe en virevoltant de plus belle dans les bras d'Hervé.]

L'éclairage isole JULIEN qui s'est lentement rapproché des buveurs:

— C'est ça, ma femme, amuse-toi. Ça ne nous empêchera pas, nous, de discuter de choses sérieuses... Messieurs, qu'est-ce que vous buvez...? Laissez-moi vous poser une question hypothétique... Si, lors d'un référendum sur l'avenir de la nation, on vous demandait si vous êtes d'accord pour que le Québec devienne souverain à l'intérieur d'une Confédération canadienne redéfinie dans le sens d'une plus grande autonomie des grandes régions, le tout pondéré par...

Le *mix* sonore fait en sorte que le «libellé» de cette question est progressivement noyé par la musique salsa qui fait danser les deux femmes et l'Haïtien. Cette priorité de la danse correspond à la distribution de l'attention de l'auditoire de Julien: les buveurs sont infiniment plus fascinés par le spectacle des trois corps qui épousent le rythme de la musique que par l'exercice politique de Julien. Même Michel a délaissé momentanément sa partie de billard.

Le tableau se termine donc sur la victoire de la sensualité sur le politique. Et tant pis si aucun des hommes pure laine présents n'est capable de participer.

* * *

TABLEAU III

Nous sommes de retour dans la chambre # 101, celle de Jane et Julien. La musique que nous entendons maintenant en sourdine en est une de soleil, chaude et exotique. Jane est quelque peu troublée d'être ainsi entrée en contact relativement intime avec une autre façon de s'exprimer à l'aide de son corps (par la maîtrise totale de la danse).

JULIEN, lui, a peine à refouler sa vexation:

— Tu dois être fier de toi; m'humilier ainsi devant des... [Il cherche le terme acceptable]... électeurs... Maudit, si seulement ce gars des îles m'avait lancé ce défi il y a dix ans, j'aurais pu lui montrer qu'il n'est pas nécessaire d'être noir pour savoir se faire aller sur un plancher de danse.

JANE:

— Tu as raison, Julien; excuse-moi de mon manque de contrôle, mais cette musique était *so enticing* et...

JULIEN:

— C'est la musique ou bien le danseur qui était... *enticing*? Tu aurais dû te voir, te trémoussant comme une chatte en chaleur...

JANE:

— Ça fait tellement longtemps... Ça me rappelle les *parties* qu'on allait faire à Tijuana quand je vivais dans le Sud. Le *fun* qu'on avait... danser toute la nuit dehors, sur la plage, pour fêter *New Year's*. Quelquefois, ça me manque... même si j'aime beaucoup ton pays de neige...

JULIEN, sur un ton quand même plein d'affection et de compréhension:

— Tu vois, tu dis «ton pays», et non pas «mon» ou «notre» pays. Après tant d'années, tu as encore la nostalgie de ta terre de soleil.

JANE:

— Tu dois me comprendre, Julien. C'est vrai que le mariage a attaché ma destin à la tienne; c'est vrai qu'en épousant un homme politicien, j'ai épousé une cause politique. Mais je viens quand même d'ailleurs... j'ai une autre perspective sur la vie... Je veux que nos enfants soient des citoyens de l'Amérique... , pas...

JULIEN ne peut plus cacher son impatience:

— Nous avons parlé de ça maintes et maintes fois. Je t'ai expliqué de toutes les façons possibles: ce n'est pas pour se refermer sur nous-mêmes que nous voulons être souverains. C'est, au contraire, pour mieux s'ouvrir sur le monde. Mais à notre propre façon, après avoir été reconnus pour ce que nous sommes vraiment, et non pas comme une minorité dont la voix est toujours enterrée par celle de la majorité.

JANE:

— Mais Julien, même de la *West Coast*, la voix des Québécois est forte. Tout le monde sait que les Québécois sont différentes des autres Canadiens. Comme tout le monde sait que le peuple du Texas est différent du peuple du Maine et du peuple de New York. Est-ce une raison pour séceder?

JULIEN:

— Je me permets de te rappeler, ma chérie, qu'il y a un siècle et demi, plusieurs états du Sud se sentaient assez différents pour la faire, la sécession.

JANE:

— Et moi, mon chéri mari, je te rappelle que cela s'est terminé par une guerre civile qui a fait cinq centaines de mille de morts. Pourquoi?

JULIEN:

— Tu ne vas pas comparer l'Union américaine avec la Confédération canadienne... Ça me fait rire rien que d'y penser...

JANE:

— Julien, des fois je trouve que tu prends seulement les comparaisons qui font ton affaire. Et pourquoi les *Canadians*, ils ne déclareraient pas la guerre à un Québec indépendant? Après tout, cette séparation les couperait en deux. Et les pays coupés en deux, tu sais très bien que ça peut pas survivre. Ce n'est pas... vivable. Pour eux, ce sera une question de vie ou de mort!

JULIEN:

— Les *Canadians*, je les connais; j'ai longtemps travaillé avec eux. Ils sont bien trop... [Il cherche le terme juste.]... pissous pour prendre les armes contre nous.

JANE:

— Pissous?

JULIEN:

— Pissous. Ça veut dire *wimp* en Canayen... À part ça, ça leur fera du bien de se définir eux-mêmes, sans avoir à avoir recours à nous pour les différencier des Américains. Ils pourront alors couper le cordon ombilical avec la Reine d'Angleterre et devenir des adultes, politiquement. Ce qui serait excellent pour nous serait également excellent pour eux.

JANE n'est pas d'accord:

— Tu ne crois pas ce que tu dis. Tu dis ça parce que ça arrange ton petit scénario politique. Tu sais très bien, Julien, que ce qui est bon pour toi n'est pas nécessairement bon pour les Canadiens anglais et les autres Canadiens. Le coût politi...

JULIEN interjette:

— Pardon! Je n'ai pas dit «bon pour moi». J'ai dit «bon pour nous, les Québécois». C'est aux intérêts de la nation que je pense, pas aux miens.

JANE:

— J'aimerais être *absolutely sure* de ça...

JULIEN:

— Jane, je trouve ta remarque offensante. Tu es bien placée pour savoir que je consacre mes meilleures énergies à cette cause; et si je le fais, c'est parce que j'y crois. Quand un homme reçoit un tel appel du destin, il n'a pas le droit de se défilier; il doit relever le défi. J'y laisserai peut-être ma santé, mais je ferai mon devoir politique. Et ce devoir — et j'ai besoin du support indéfectible de mon épouse pour l'accomplir —, c'est conduire ce peuple là où l'Histoire l'appelle: vers l'indépendance totale et entière.

JANE:

— Mais, *honey*, tu as déjà essayé. Ils ont dit «non».

JULIEN:

— D'abord, veux-tu bien arrêter de m'appeler *honey*. Je peux pas m'empêcher de traduire, et «miel», c'est trop collant pour être romantique. Secundo, il s'en est fallu de très peu pour que nous gagnions. Si seulement la question avait été mieux rédigée, la population nous aurait suivis encore plus.

JANE:

— La question, la question... Il n'y a pas des douzaines de façons de demander aux voteurs s'ils veulent devenir indépendants. Pourquoi ne pas leur proposer la question suivante: «Voulez-vous, oui ou non, que le Québec sépare du Canada?»

JULIEN:

— Es-tu folle? Pas question de poser la question comme ça! C'est exactement ce que mes adversaires politiques voudraient: c'est la façon négative de poser une question. Se séparer, c'est négatif. Les électeurs penseraient alors qu'ils perdraient tous les avantages qu'il y a à faire partie du Canada. Non... Il faut être positif; il faut présenter les choses de façon positive.

JANE:

— Mais... l'Indépendance... c'est la séparation!...

JULIEN:

— Non... Non... C'est une question de point de vue. Ça dépend comment on regarde les choses... Pour moi, l'Indépendance, c'est un nouveau départ. C'est comme un aboutissement et un recommencement à la fois. C'est... comment dire... une renaissance!... C'est comme ça qu'il faut présenter les choses.

JANE:

— Es-tu vraiment sincère quand tu parles de renaissance?

JULIEN:

— Tout à fait! Et ce projet n'a pas à se construire sur les cendres de l'autre. Ça peut être une occasion de renaissance pour nos partenaires, aussi.

JANE:

— Là, je trouve que tu vas un peu fort! Tu vas avoir beaucoup misère à convaincre les gens de ça...

JULIEN:

— C'est une question de formulation... J'y ai mûrement réfléchi, ces derniers temps. Je pense bien avoir trouvé une question claire et précise qui permettrait aux Québécois de se brancher une fois pour toute. Écoute bien et dis-moi ce que tu en penses: [Julien sort un bout de papier de sa poche et se met à lire de façon solennelle.] «Voulez-vous, oui ou non, que le Québec devienne un État souverain, avec toutes les prérogatives que cela sous-entend, dans un cadre confédéral canadien redéfini pour accommoder les aspirations légitimes des Québécois, lesquels seraient enfin reconnus comme citoyens distincts à part entière, au même titre que la majorité?»

JANE:

— Je ne sais pas si je comprends bien ta question, mais tu peux compter sur moi pour appuyer mon mari de façon inconditionnelle.

JULIEN:

— J'ai ton vote?

JANE:

— Tu as mon vote!

Les deux époux s'étreignent tendrement, malgré une réticence certaine de Jane envers le projet politique de son mari, pour clore le tableau III.

* * *

TABLEAU IV

Nous sommes revenus dans le bar, mais cette fois-ci sans la présence du couple Garon. Les buveurs discutent ferme entre eux pendant que l'Haïtien Hervé s'affaire à draguer Claire, partagée entre l'attrait pour le danseur exotique aux belles manières et l'intérêt pour le sujet du débat de l'heure.

Le plombier MAURICE mène le bal:

— Moi j'vous l'dis: tous ces bouffons travaillent pour eux. Ils veulent nous embarquer dans une galère qu'ils vont diriger, mais les rameurs, ça va être qui, vous pensez? Nous autres, les petits! Ceux au nom de qui tous ces beaux projets s'élaborent, mais qui se retrouveront le bec à l'eau si leur galère ne flotte pas!

Un BUVEUR (TI-LOUIS):

— Maurice, j'te comprends pas. Moi qui ai toujours cru que tu pouvais pu sentir le gouvernement fédéral. Ce serait une bonne occasion de s'en débarrasser, non?

MAURICE:

— C'est pas le gouvernement fédéral que j'peux pu sentir, c'est le gouvernement, point. Tous les gouvernements, tous les fonctionnaires qui me disent comment gérer ma vie. J'en ai mon voyage de tous ces règlements contradictoires. Le fédéral légifère ceci, le provincial règle cela, le municipal s'occupe de ce qui reste et la commission scolaire prend ma chemise. J'en peux pu de toutes leurs maudites taxes.

MICHEL:

— Ben justement! L'Indépendance, ce serait une bonne occasion de simplifier tout ça. Et avec un gouvernement en moins, on paierait ben moins cher de taxes.

MAURICE:

— Si tu penses qu'une fois le fédéral parti, les taxes et la dette vont partir avec et que l'armée et les Indiens vont devenir gratuits, j'ai des petites nouvelles pour toi, moi. Le provincial va se retrouver avec tout ça sur le dos; et le dos du gouvernement, c'est mon dos pis ton dos!

TI-LOUIS:

— Un instant! J'ai lu queq' part qu'après l'Indépendance, le Québec ne s'rait pas obligé de partager la dette du Canada...

MAURICE:

— Ça, mon vieux, il faut être ben épais pour croire ça! C'est comme dire que t'as pas besoin d'payer ta bière si tu vas pisser pendant que le *waiter* collecte. Y va t'attendre sur le bord de la porte. C'est simple: t'as bu ou t'as pas bu? La dette fédérale, c'est la même chose. T'as profité de l'assurance santé ou pas? Ta vieille mère a reçu la pension des vieux ou pas? Tu as collecté de l'assurance-chômage ou pas? Maintenant que t'as trop collecté, que le système est dans l'rouge, tu veux débarquer avant le partage de la facture? Ouais!!... Claire!!... Une autre bière!!... La politique, ça m'donne la soif!

TI-LOUIS:

— Maurice, tu as toujours eu une façon de présenter les choses... D'abord, moi, j'ai collecté seulement sept mois de chômage et j'ai payé toute ma vie... Ce que tu dis est grave... Tu dis que nos chefs politiques nous trompent, qu'ils nous racontent des histoires pour se rendre populaires.

MAURICE corrige Ti-louis:

— Pas pour se rendre populaires... pour se donner des jobs... des bonnes jobs!

JULIEN [Julien Garon sort de l'ombre. Il était descendu dans le bar, laissant sa femme dans la # 101.]:

— Je vous rappelle, Messieurs, qu'avant d'épouser la cause indépendantiste, j'avais une bonne job: j'étais député fédéral! Et avant ça, j'ai même été avocat, puis président de compagnie... une petite compagnie, mais une compagnie quand même.

[Maurice est aussi décontenancé que surpris.]

JULIEN poursuit sur un ton réprobateur:

— Si vous croyez, messieurs, que des hommes de mon calibre se donnent à une noble cause pour se trouver un job, eh bien, vous vous trompez. Si j'étais dans la pratique privée, comme avocat je ferais trois fois plus d'argent... et j'aurais mes fins de semaine pour ma famille. Non, mon ami, ce qui anime les hommes comme moi, c'est... comment dire... une sorte de vocation, d'appel... Les poètes diraient

que c'est l'appel du destin, cette certitude d'être la personne désignée pour les circonstances, le moment historique, pour mener les autres vers leur destin manifeste.

MAURICE a eu le temps de se ressaisir:

— Je ne sais pas ce que c'est, le destin manifeste, mais qu'est-ce qui m'assure que vous ne vous trompez pas? Qu'est-ce qui nous garantit que nous serons mieux dans votre bateau que dans notre bateau actuel; dans votre chaloupe québécoise que dans le paquebot canadien actuel?

JULIEN:

— Vous parlez comme un certain politicien fédéral qui a toujours méprisé le projet québécois. Sachez, vous et ce monsieur, que le navire québécois est beaucoup plus qu'une petite chaloupe. C'est un fier vaisseau capable d'affronter tous les temps et toutes les mers; c'est une embarcation aux lignes harmonieuses qui n'a rien à envier aux autres; c'est un bateau manié par un peuple vaillant et courageux, qui n'a pas besoin du grand frère fédéral pour affronter le monde et ses tempêtes...

HERVÉ, qui délaisse momentanément sa drague:

— Et qui sera le capitaine de ce beau bâtiment? Vous, sans doute? Remarquez que c'est parfaitement humain de vouloir être le grand chef de quelque chose, d'un pays. Ce pays fut-il un petit pays...

MAURICE, d'un ton complice:

— Comme disait ma mère: «Vaut mieux être premier dans son village que second à Rome». Je pense qu'elle avait appris ça chez les Soeurs.

HERVÉ:

— Je suis toujours ébahi de la profondeur de la sagesse populaire québécoise. Elle me rappelle celle des paysans de mon pays...[Hésitations.] d'origine... natal. Elle émane de gens pas nécessairement très instruits, mais qui ont les pieds bien plantés dans le sol. Des gens pas bêtes du tout malgré...

JULIEN saute sur la perche:

— Bien sûr que les gens de chez nous sont animés d'une grande sagesse; d'un excellent jugement, aussi. C'est pour cette raison qu'ils n'ont pas besoin de se faire diriger par les autres. Ils ont atteint la maturité politique. Ils n'ont plus besoin de tuteurs. Ils sont assez grands pour se prendre en mains et diriger eux-mêmes leurs affaires...

HERVÉ:

— Ce désir est tout à fait légitime. En Haïti, mes frères ont fait leur indépendance il y a déjà deux siècles...

MAURICE l'interrompt:

— Ça, vous l'avez déjà dit... On sait ce que ça a donné! J'ai un cousin Frère des Écoles chrétiennes qui enseigne là-bas. Il nous racontait qu'il n'a jamais vu autant d'enfants sous-alimentés. Il dit qu'il y a plus de misère dans cette île qu'en Afrique. Tout ce que ces gens produisent, ce sont des p'tits et des *boat people* ...

Un BUVEUR (MICHEL) lance en riant:

— Et des chauffeurs de taxi.

HERVÉ poursuit fièrement:

— Et une langue originale; et une culture unique dans le monde; et une vision de l'univers qui vaut bien toute autre des pays dits développés. Quant aux enfants [Poursuit-il, en adaptant son ton au sujet.], au moins, nous, on n'a pas peur d'en faire! Alors qu'ici, vous semblez avoir des petits problèmes de ce côté... {Ton de la revanche.}

TI-LOUIS:

— Des p'tits, tu sauras, ça s'fait à deux. Moi j'sus prêt n'importe quand. As-tu une belle négresse à me présenter?

HERVÉ:

— Désolé, mais rien qu'à vue de nez, comme ça, je ne vois vraiment pas qui pourrait être séduite par quelqu'un comme vous. {Ton baveux et défiant.}

TI-LOUIS se lève, menaçant:

— Veux-tu dire, sacrement, que tu m'aimes pas l'face? On peut régler ça dehors, si tu veux!

HERVÉ, en saisissant une baguette de billard, par précaution:

— En fait, je ne me suis pas posé la question: je n'ai aucune attirance envers les gens de mon sexe. {Cette dernière répartie provoque une raillerie générale envers Ti-Louis.}

CLAIRE:

— Exactement, avec tous les fifis déguisés en hommes qui courent les rues, ça fait pas des enfants forts...

MICHEL:

— Y a pas seulement les fifis déguisés en hommes; y a aussi des fifines qui se déguisent en hommes... Ça non plus, ça fait pas des enfants forts.

CLAIRE:

— Mais au moins, celles-là, elles sont plus faciles à reconnaître. On risque moins de perdre son temps et de se faire fourrer... Euh... façon de parler...

MICHEL:

— Claire, si tu cherches un vrai homme, tu devrais essayer avec Ti-Louis. Ça, c'est un vrai homme nouveau! Toujours prêt à se battre, mais au coeur tendre comme un p'tit moineau.

CLAIRE:

— Un homme nouveau à son âge!? Ça m'surprendrait!

MAURICE:

— Ben voyons, tu sais ben que c'est dans la tête que ça s'passe...

CLAIRE:

— Justement, quand c'est juste dans la tête, y s'passe pas grand chose dans l'lit. J'en ai connu une couple comme ça, aussi.

MAURICE:

— Avec moi, Claire, aucun problème de ce côté. J'sus pas intellectuel pantoute. La seule tête que j'ai, c'est une tête chercheuse... {Rires des autres.}

CLAIRE:

— Beau fin... Des irresponsables!... Y a trop d'hommes qui sont des irresponsables... C'est pour ça que les femmes d'icitte se font plus faire d'enfants. Les gars passent à la couchette, pis après, y disparaissent.

MAURICE, qui veut se faire pardonner sa farce plate:

— C'est peut-être que t'as pas été chanceuse, Claire. Y faut pas généraliser...

CLAIRE:

— En tout cas... J'ai une copine, à Montréal, qui a marié un Grec. Elle, elle a une vraie vie de famille; le grand-père, la grand-mère... tout le monde. Son Grec lui a fait une couple de p'tits, pis y'a lâche jamais... [Puis, sur un ton songeur:] Y l'a lâche jamais, jamais...

JULIEN, qui ne veut pas s'aventurer sur le terrain miné de la démographie stagnante du Québec:

— Assez de comparaisons! Nous faisons toujours la même erreur de nous comparer à d'autres. Quand ce n'est pas la France, c'est la Suède, l'Albanie, le Pérou ou la Tchétchénie. Quand comprendrons-nous enfin que nous sommes uniques, que nous ne ressemblons à personne, que nous n'avons pas besoin de modèles, que nous avons assez d'imagination pour nous définir nous-mêmes?

HERVÉ:

— Mais dites-moi, monsieur Garon, comment une population peut-elle se définir, si elle n'assure même pas sa reproduction, sa pérennité?

JULIEN, cherchant sincèrement une explication:

— C'est peut-être que notre société traverse présentement une phase de transition... C'est une situation... unique. Mais chose certaine, c'est qu'en démocratie, le poids politique va de pair avec le poids démographique. C'est un problème particulier, véritable...

MAURICE interrompt:

— Comme qui dirait un problème distinct.

MICHEL:

— Moi, une chose que j'comprends pas, c'est que d'un côté on manque d'enfants, et de l'autre on avorte à tours de bras. Les femmes qui se font avorter, elles pourraient pas faire adopter leurs bébés par ceux qui ne peuvent pas avoir d'enfants? {Silence de malaise dans le bar.}

HERVÉ:

— Oui, ça c'est curieux, en effet! C'est comme si vous aviez deux besoins complémentaires qui n'arrivaient pas à se rejoindre...

MAURICE:

— Moi, je connais un gars qui a déjà lancé une agence qui voulait faire ça. Y a fait faillite. Y avait beaucoup de demande, mais pas d'offre. Y l'ont pas laissé placer d'annonces dans les cliniques d'avortement. Maintenant, y fait venir des p'tits bébés chinois et vietnamiens; ça coûte plus cher, mais c'est moins de troubles.

JULIEN:

— Le gouvernement devrait avoir des politiques cohérentes à ce sujet.

HERVÉ:

— Il est bien difficile, pour un gouvernement, de légiférer ce qui se passe dans les chambres à coucher. Mais chose certaine, c'est que toutes ces «interruptions de grossesse», c'est un peu étonnant, pour un pays prospère.

CLAIRE, avec passion:

— Vous apprendrez que quand une femme se fait avorter, elle a de bonnes raisons. Et ça regarde seulement elle. C'est son ventre, non?

MAURICE:

— Si ça regardait seulement elle, elle le ferait toute seule...

HERVÉ:

— La naissance, comme toutes les grandes étapes de l'existence humaine, est une expérience sociale, pas une expérience individuelle.

JULIEN:

— Ici, beaucoup d'expériences qui étaient collectives sont devenues individuelles. On a bien appris l'individualisme... de nos voisins. Alors qu'au fond, dans nos racines qui ont tellement eu de misère à s'implanter ici, notre peuple est fondamentalement social. Il a besoin de partager; les joies comme les adversités... Dans ce sens, nous sommes uniques, en Amérique du Nord...

CLAIRE lance:

— Je suis d'accord! Nous ne ressemblons à personne. Quand je suis allée en Ontario, je me suis sentie à l'étranger. Je ne sais pas pour vous, mais moi je n'ai rien à voir avec des gens qui ferment les bars à 11 heures, qui vénèrent la reine d'Angleterre et qui ne comprennent rien à nos beaux téléromans!

TI-LOUIS, dans un cri railleur lancé du fond du bar:

— Et qui ne mange pas de poutine.

JULIEN s'en mêle:

— Je dois dire que nous nous targuons peut-être un peu trop de nos différences. Si nos particularités étaient plus criantes, si nos choix sociétaux étaient plus inédits, nous aurions moins de difficultés à nous faire reconnaître comme véritable société distincte.

MAURICE:

— Qu'est-ce que vous voulez dire, exactement, monsieur Garon?

JULIEN:

— Par exemple, un de mes amis architecte m'expliquait récemment que c'est bien dommage que l'orientation de nos maisons ne tienne pas plus compte du soleil, si avare de ses chauds rayons chez nous.

MAURICE:

— Voulez-vous dire des choses comme placer le garage au nord et la cuisine au sud?

JULIEN:

— Par exemple, en Suède, ils le font bien.

MAURICE:

— Attention! Les comparaisons sont interdites!... Mais, sans blague, si vous aimez ce genre d'idées, moi, je pense que les rues devraient être plus étroites. pour payer moins de taxes de déneigement... Et qu'on devrait pouvoir tourner à droite sur les lumières rouges, pour sauver du gaz et du temps... comme en Ontario!

JULIEN:

— Je suis sûr que si on ne fait pas comme en Ontario, c'est que le ministère des Transports du Québec a une bonne raison...

MAURICE:

— Leur raison, moi, je la connais: y nous prennent pour des cow-boys; y ont peur que les Québécois soient pas assez disciplinés pour faire un stop complet avant de tourner.

HERVÉ:

— Ont-ils raison, les autorités, de ne pas faire confiance dans leurs administrés? {Sa question reste sans réponse.}

Le BUVEUR MICHEL, après des hésitations:

— Vous allez rire de moué, mais j'ai déjà vu une femme se faire expulser d'un centre d'achats parce qu'elle allaitait son p'tit. J'trouve ça complètement débile. J'gagne que si à y avait donné du Pepsi, personne n'aurait rien dit.

CLAIRE:

— Toutes ces niaiseries, c'est parce qu'on n'est pas assez naturels. Prenez les arbres, par exemple. Voulez-vous ben m'dire pourquoi icitte, y a pas autant d'arbres que chez les Anglais de North Hatley? Moi, j'ai jamais compris ça.

HERVÉ:

— Il faut dire, Mademoiselle, que le rapport du Français avec la nature est bien différent que celui de l'Anglais. Pensez aux jardins anglais: ça n'a rien à voir avec la domestication rectiligne du Jardin du Luxembourg, par exemple.

JULIEN:

— Vous avez raison. Ce culte du respect de la nature est tout à l'honneur de nos voisins.

TI-LOUIS:

— Mais Julien, si y sont si fins que ça, les Anglais, pourquoi se séparer?

MAURICE:

— Oui! Et qu'est-ce qui nous empêche de faire comme eux? Vous allez pas nous dire qu'on va mieux les imiter une fois séparés.

JULIEN, un peu impatient:

— Ça n'a rien à voir...

MAURICE:

— C'est ça! Ça rien à voir! La distinction, ça rien à voir avec la séparation. Ça rime avec ça... [Tout fier de son bon mot.]

TI-LOUIS:

— Veux-tu dire, Maurice, qu'on n'a pas besoin de se séparer pour apprendre à danser? Ça aussi, ça rime. [Encore plus fier que Maurice.]

MAURICE:

— Exactement! Et c'est quand même pas le fédéral qui nous empêche de mettre des poêles à bois dans nos maisons... ou dans nos salons! Tiens toué!

TI-LOUIS:

— Oui, oui, j'ai compris! Maisons, salons... Ça prouve que t'es l'plus bon! {Tout le monde rit de bon coeur.}

JULIEN, sur un ton approbateur:

— Pas mal, messieurs... pas mal... En conclusion {Petit rire fin-fin.}..., la distinc... la société distincte, c'est pas facile à définir.

CLAIRE:

— Un instant! Moi je suis distincte. Je vous l'ai dit, quand je suis allée visiter les chutes Niagara, je ne me sentais pas chez moi.

HERVÉ:

— Tout comme quand un Terre-neuvien – très distincts eux aussi – fait du tourisme dans la Beauce, ou quand un Ontarien fait du ski dans les Laurentides, ils savent très bien qu'ils sont un peu ailleurs. Ça, c'est le dépaysement, Mademoiselle, ce n'est pas la distinction.

JULIEN, s'adressant à Hervé:

— Qu'est-ce que ce serait donc, pour vous, la distinction?... Mademoiselle...! Un rappel, s'il-vous-plaît...

HERVÉ:

— Mmuh, la distinction, c'est un peu la... singularité, l'originalité; c'est une façon différente de vivre, de faire les choses, des valeurs différentes, une vision particulière de sa place dans le cosmos...

CLAIRE:

— Oui! J'ai déjà vu, à la télévision, un vieux monsieur barbu qui expliquait que nous sommes de la poussière d'étoiles...

TI-LOUIS

— Si les Québécois sont de la poussière d'étoiles, les Japonais, qu'est-ce qui sont? Et les Newfis?

JULIEN:

— Non! Non! Mademoiselle dit que les hommes – tous les hommes – seraient de la poussière d'étoiles. Ça, c'est pour le cosmos. Mais dans nos activités quotidiennes, il y a des milliers de façons de se distinguer. Prenez la cuisine, par exemple...

CLAIRE:

— Justement, pensez-vous que nous mangeons comme les Anglais? Les MacDos, les Pizza Huts et les Kentucky Fried Chicken, on ne met jamais les pieds là-dedans, nous autres... {Silence gêné des autres protagonistes et, sans doute, de l'auditoire en salle.}

En dépit de ce manque d'approbation des autres, CLAIRE s'empêtre encore davantage:

— Moi, j' préfère un bon *souvlaki* ou un bon *Tex-Mex* à ces cochonneries américaines. {Autre silence gêné.}

CLAIRE en remet:

— Et nos maisons! Les bungalows du nouveau quartier du Mont Saint-Michel, à Arthabaska, vous allez me dire que c'est de l'architecture californienne, peut-être... Et nos belles Caisses populaires, c'est pas typique ça, rien qu'un peu...

JULIEN n'en peut plus entendre. [Pendant qu'Hervé affiche un sourire railleur et que les autres concentrent leurs regards sur les aspérités du plafond.]:

— J'vous en prie, Mademoiselle! Arrêtez! Essayez de mieux choisir vos exemples. Parlez-nous plutôt des cuisses de grenouilles, de notre langue et de notre légendaire convivialité; parlez-nous de nos soirées de famille.

CLAIRE, un peu vexée, rétorque avec assurance:

— Ça, ça fait longtemps que ça a été remplacé par les Nintendo et le *surfing* sur l'Internet...

JULIEN [Avec passion.]:

— Et la langue, notre belle langue française, pour laquelle des générations et des générations se sont battues... Notre langue, que nous sommes les seuls en Amérique du Nord à parler, ce n'est pas un signe de distinction, ça?

HERVÉ:

— Je me permets de vous rappeler qu'avec le Canada français, Haïti partage l'immense privilège d'utiliser la langue de Molière et d'Aimé Césaire.

CLAIRE:

— Eh! Mais, tout à l'heure, tu voulais me donner des leçons particulières de... créole?

HERVÉ:

— Ça, c'est la langue du peuple; mais la langue de l'élite instruite, c'est le français...

MAURICE:

— Votre créole, c'est un peu comme notre joual?

HERVÉ:

— Non, non! Le créole n'est pas du français déformé et truffé d'anglicismes. Le créole, c'est une langue à part entière... syncrétique, qui a été formée à partir de plusieurs idiomes, dont des langues africaines parlées par les anciens esclaves...

JULIEN, qui commence à en avoir assez des références à Haïti:

— Tout ça pour dire que l'utilisation du français distingue les Québécois des *Canadians*... Et parlant de distinction, j'aimerais beaucoup vous soumettre un projet de question, un brouillon seulement, rien de définitif...

CLAIRE, avec un peu de retard:

— Eh, *wait a minute*. J'ai de la famille à Sudbury; ils ne sont pas québécois, mais ils parlent français comme vous et moi. La seule différence, c'est qu'ils parlent parfaitement l'anglais, les chanceux... J'ai aussi une tante au Manitoba...

JULIEN s'empresse de la rassurer:

— Il va sans dire qu'une fois le Québec indépendant, les droits des minorités francophones hors-Québec seront protégés.

HERVÉ:

— Comment allez-vous faire cela, monsieur Garon? Ces cousins à vous n'habiteront plus le même pays. Il vous faudra alors respecter la souveraineté nationale du Canada.

JULIEN:

— C'est simple: nous ferons un échange, un traité. Si le Canada garantit les droits de sa minorité francophone, le Québec garantira ceux de sa minorité anglophone. Comme pays souverain, justement, nous serons dans une bien meilleure posture pour négocier que comme province minoritaire.

HERVÉ:

— Mais, j'avais cru comprendre que c'était le gouvernement fédéral qui protégeait le français à l'extérieur du Québec?

JULIEN:

— Justement! Vous devriez voir les résultats. En réalité, nos gens là-bas s'assimilent à la vitesse grand V. Êtes-vous passé par Saint-Albert {prononcé à l'anglaise.}, Alberta, récemment? Le spectacle de cette ville qui n'a de français que le nom est des plus navrants. L'assimilation y a réussi: elle y est totale et complète.

HERVÉ, un peu surpris:

— Et vous croyez que vos congénères de l'Ouest s'assimileront moins vite une fois rompu le lien politique direct avec le Québec? Quand le Canada aura cessé d'être une entité politique officiellement bilingue? Je ne suis pas aussi directement concerné que vous, mais il me semble que le français est mieux protégé dans un grand pays bilingue que dans un petit pays unilingue. Surtout en Amérique du Nord, où la langue américaine est toute-puissante.

MAURICE:

— Vous voulez dire «encore» toute-puissante; parce qu'au train où vont les choses, d'après ce que me racontent mes deux oncles du Texas, l'espagnol va bientôt devenir une langue officielle aux États.

JULIEN:

— Ça, c'est pas demain la veille, et, de toute façon, nous nous éloignons de nos moutons.

CLAIRE:

— Pas tant que ça, monsieur Garon. Pensez-y un peu: si les États-Unis deviennent bilingues anglais-espagnol, ils pourront peut-être devenir trilingues anglais-français-espagnol. Ça voudrait dire que je pourrais enfin aller travailler en Floride pendant l'hiver. Ça, ça m'intéresse.

JULIEN:

— Si vous pensez, mademoiselle, que c'est la langue qui vous empêche de travailler aux États-Unis, détrompez-vous.

CLAIRE:

— Qu'est-ce que c'est, si c'est pas la langue? À Old Orchard, l'été dernier, ma copine et moi on a rencontré un Américain qui était prêt à nous donner une job à Fort Lauderdale... , mais j'comprendais pas ce qu'il disait.

JULIEN:

— Comment savez-vous ce qu'il vous offrait, si vous ne parliez pas sa langue?

CLAIRE:

— Ben ct'affaire! Ma chum de fille, elle, a parle anglais. Elle est allée à l'école anglaise quand ses parents vivaient à Ottawa. Ça me fait penser, monsieur Garon, où avez-vous appris l'anglais, vous, à part de l'oreiller?

JULIEN:

— Sachez que chez moi, les choses se passent en français. Quant à savoir où j'ai appris, c'est une longue histoire. Mais comme vous vous en doutez bien, on ne peut pas faire le genre de carrière que je mène sans connaître au moins une langue étrangère.

CLAIRE:

— Pis vos enfants, est-ce qu'ils vont à l'école anglaise? D'après ce que j'ai compris, c'est la meilleure façon de devenir bilingue.

JULIEN:

— Y a d'autres façons... Ma femme s'occupe de ça... Moi aussi, je considère essentiel que mes enfants s'ouvrent à d'autres cultures... à d'autres langues...

MAURICE, du fond du bar, s'en mêle:

— Pas à n'importe quelle langue, monsieur Garon. À l'anglais! À l'anglais!

JULIEN, impatient:

— Oui, oui. À l'anglais. Et il va de soi qu'un Québec indépendant va faire en sorte que l'enseignement des langues étrangères – un enseignement de qualité – soit assuré.

MAURICE, toujours du fond du bar et sans interrompre Julien:

— L'anglais, Julien, l'anglais!

JULIEN, feignant de ne pas comprendre:

— N'oublions jamais que si nous voulons notre indépendance, c'est pour mieux nous ouvrir sur le monde, malgré l'apparente contradiction que cela suppose. Cela sera d'ailleurs clairement indiqué dans le libellé de la question du prochain référendum. J'avais justement...

CLAIRE, l'interrompant:

— Monsieur Garon, si l'Indépendance me permet d'apprendre l'anglais pour aller servir aux tables en Floride pendant que mes amis se gèlent comme des crottes icitte, je vote pour vous.

JULIEN, légèrement railleur:

— Vous êtes un peu égoïste, Mademoiselle. Pourquoi ne pas montrer plus de solidarité envers vos concitoyennes et vos concitoyens?

CLAIRE, après un moment de réflexion:

— O.K., d'abord... Il faut que tout le monde ait sa chance... Moi je l'ai, vot' question du prochain référendum: «Qui sont ceux qui votent pour que le Québec annexe la Floride?»

[Tous les Québécois de souche présents, sur la scène comme dans la salle, lèvent les deux mains et se mettent à applaudir chaudement.]

* * *

TABLEAU V

Nous sommes de retour dans la chambre québécoise # 101 du non moins québécoise Hôtel Grand Union. Julien est un peu abattu par cet élan populaire vers un pays étranger – quoiqu'il jouisse certes d'un climat plus agréable que la terre natale en hiver, surtout par un temps de tempête de neige. Jane, qui regrette de n'avoir pas été présente lorsque les clients du bar ont voté à l'unanimité l'annexion de la Floride au Québec, se reprend en soulignant à son mari certains traits des Québécois.

JANE:

— Mon Julien chéri, je regrette beaucoup avoir manqué cela. Mais c'est peut-être mieux. Comme j'étais absente, tu ne peux pas m'accuser des avoir influencés. Je te l'ai toujours dit que, pour moi, les Québécois sont des Américains qui parlent français. Et il n'y a rien de mal là-dedans; après tout, les States, ce n'est pas exactement l'enfer ou la Somalie...

JULIEN:

— Je sais, je sais. Mais ne va pas croire que ton opinion est une trouvaille. Tu n'es pas la première à dire ça. Plusieurs sociologues et une couple de maudits journalistes ont utilisé cette formule avant toi. Ce qui m'attriste, c'est leur ignorance des réalités américaines; c'est cette illusion de la vie facile parce que plus ensoleillée qui les berce. Tout ce que nous avons ici – d'une gamme complète de programmes sociaux à une criminalité infiniment moins élevée –, ils le prennent pour acquis. Hein, j'aimerais bien les voir, tous ces braves, se battre dans la véritable jungle du capitalisme dur et pur, sans Caisse de Dépôts pour leur servir de parachute.

JANE:

— Es-tu en train de dire que les Québécois ne seraient pas capables d'affronter la concurrence américaine à un niveau individuel?

JULIEN:

— Je ne sais pas s'ils savent vraiment ce que c'est que l'Amérique. À force de vivre à côté, ils ont l'impression de la connaître intimement, mais tu sais très bien que c'est un pays qui renferme du meilleur et du pire. Est-ce que nos gens ont l'étoffe qu'il faut pour se battre contre eux? J'en suis pas sûr. Ici, après la protection de l'Église, on a eu la protection du gouvernement...

JANE:

— Moi, j'ai l'impression que prêt ou pas prêt, le peuple d'ici devra jouer la *game* américaine un jour ou l'autre. C'est, comme tu dirais, «écrit dans l'histoire».

JULIEN:

— Je sais très bien que c'est un scénario plausible, la fusion avec les États, mais ce n'est pas pour demain et, de toutes façons, je ne vais certainement pas faire une carrière politique là-dessus... , du moins pas pour le moment. En attendant, nous devons lutter pour être nous-mêmes...

JANE:

— Justement, qu'est-ce que ça veut dire exactement, «être nous-mêmes?» Si — et c'est ma opinion — les Québécois sont des Américains, qu'est-ce qu'il y a de mal là-dedans? Si c'est ça, «être nous-mêmes», pour vous, où est le problème? Être américain, ce n'est pas si mal; le monde entier rêve d'aller vivre en Amérique...

JULIEN:

— Comprends-moi bien! Loin de moi l'idée de dénigrer les États-Unis. Mais là-bas, ce n'est pas ici; eux, ce n'est pas nous. Je suis tout à fait conscient que les possibilités y sont infinies, mais l'idée d'être noyé dans une masse informe me rend malade...

JANE:

— J'ai bien hâte que tu demandes à tes enfants s'ils n'aimeraient pas tenter de faire carrière dans la Navy ou à Hollywood.

JULIEN:

— Sache que, après l'Indépendance, le Québec aura sa propre marine de guerre...

JANE, après un accès de fou rire:

— Je parle de la Navy, la vraie Navy... avec des porte-avions et des sous-marins nucléaires naviguant dans toutes les mers du monde... pas de quelques frégates miniatures à peine capables de surveiller les pêcheurs espagnols...

JULIEN:

— Ça y est! Toi aussi, tu parles comme un certain politicien fédéral qui a toujours méprisé le projet québécois. Mais, de toute façon, pour nous autres, il est plus important d'être nous-mêmes que d'aller jouer les finfins sur les sept mers.

JANE:

— Julien, des fois, je pense que pour demeurer eux-mêmes, les Québécois sont condamnés à rester petits. Quelle est cette expression qui t'enrage tant?... Être né pour un petit hamburger?...

JULIEN:

— Pas «hamburger», ct'affaire... L'expression, c'est «Être né pour un petit pain», «petit pain!»... Mais ça n'a rien à voir avec notre propos: ce n'est pas parce qu'on est différent qu'on est plus petit. La grandeur d'un peuple, ma femme, ne se mesure pas à la dimension de sa population. Regarde la Suède, par exemple, six millions d'habitants, deux marques de voitures nationales et leur propre chasseur-bombardier, le Viggen... Ils exportent même des joueurs de hockey...

JANE:

— *Hey!* Pas de comparaison! C'est toi-même qui l'a dit... Mais, sans faire de comparaisons, il y a *certainly* plus de possibilités dans un grand pays nombreux que dans un petit pays. Ça, c'est de l'arithmétique, mon mari... Il y a plus de chances d'attraper un gros poisson dans un gros lac que dans un petit lac...

JULIEN:

— Indéniablement! Mais il y a également plus de pêcheurs sur le gros lac que sur le petit. Moi, je me contente du petit... Les autres peuvent se battre pour la grande piscine. Le Québec est assez grand pour moi... et je demeure convaincu que la majorité des Québécois pensent la même chose: cette terre est notre royaume et nous n'aurons pas assez d'une vie pour la développer, la façonner à notre image.

JANE, songeuse:

— Peut-être, ... mais quelquefois je me demande si ce n'est pas ton intérêt personnel, aussi. Il est beaucoup plus facile d'être grand chef d'une petite tribu que d'une grosse tribu. Mais ça, c'est pour le chef, le roi du royaume. Le citoyen ordinaire, lui, le petit, il a peut-être avantage à être membre d'une grande tribu...

JULIEN:

— Je trouve cette dernière remarque quelque peu désobligeante. Tu sais très bien que mon intérêt se confond avec celui de la nation. Toute ma carrière politique le prouve. Si je croyais un seul instant que nous serions mieux dans le giron américain, je n'hésiterais pas une seconde à promouvoir cette

formule. Mais le peuple du Québec est bien trop fier de son identité pour se laisser ainsi broyer par le rouleau compresseur du *melting pot*.

JANE:

— On a vu ça tout à l'heure quand le peuple, il a voté à l'unanimité pour l'annexion de la Floride...

JULIEN:

— Justement, tu l'as dit: l'annexion de la Floride, et non pas l'annexion à la Floride... Et de toute façon, si, pour toi, le peuple c'est quelques piliers de taverne et un immigré pris dans un banc de neige, nous avons un problème de définitions.

JANE:

— Mais Julien, personne ne dit que les Québécois ne sont pas différents des Américains. C'est une question de degré: toi, tu dis qu'ils sont beaucoup différents; moi, je dis qu'ils sont petit différents, de moins en moins différents... comme le reste du monde entier. Regarde autour de toi. Quand un Québécois a gagné la Loterie, qu'est-ce qu'il fait? Il fait comme aux States: il s'achète un gros voiture et une grosse maison. Ton homme des grands espaces, il dit à la Dame Nature: «Tasse-toi; j'arrive avec mon garage à deux portes, mon Ski-Doo pis mon gros *Outboard!*» Comme aux States. *Same thing!*

JULIEN:

— Écoute! Si ça peut te faire plaisir, je suis prêt à admettre qu'il y a un Américain qui sommeille dans tout Québécois. Après tout, historiquement, nos aïeux n'ont-ils pas été les premiers à se lancer à la découverte du continent, de tout le continent? Les frères La Vérendrye et Cavalier de La Salle, ce n'étaient quand même pas des photographes du *National Geographic*. Mais les assauts des Anglo-Américains ont obligé Montcalm à se replier sur la vallée du Saint-Laurent pour tenter d'assurer la survie de la colonie française... sans succès d'ailleurs. {Cela dit avec tristesse et nostalgie dans la voix.}

JANE:

— Julien, il n'y a pas de honte à être vaincu par des gens dix fois plus nombreux. Mais ça fait très longtemps que cela est arrivé, que la guerre est finie. Aujourd'hui, tu ne peux pas toujours voir les Anglais comme des ennemis. Les Américains non plus...

JULIEN:

— Ouais, au fond, je suis un peu comme les gars d'en bas: si j'avais à choisir entre ces deux maux, je choisirais sans doute les Américains... Dis-moi, ma femme, crois-tu que les électeurs seraient rassurés si l'Indépendance était assortie d'une forme d'union avec les États-Unis?

JANE:

— Là, je trouve que tu deviens raisonnable... Et de toute façon, cela est inévitable à jour.

JULIEN:

— Tu veux dire «à terme»... Je viens d'avoir un flash... Si la question contenait un élément garantissant une forme de lien avec les États, je crois que plusieurs indécis, parmi les plus peureux, tomberaient – pardon, pencheraient – de notre côté. Laisse-moi quelques instants pour concocter quelque chose et je descends la tester avec le «peuple».

JANE:

— Mais Julien, tu ne renonceras donc jamais. Je croyais qu'on irait enfin au lit... c'est romantique une tempête de neige... surtout dans une petite ville... [Elle ouvre le rideau d'une fenêtre.] Julien, pourquoi ils ne ferment jamais les lumières dans ce pays? Ont-ils peur que quelqu'un vienne leur voler leur neige?... Ce serait tellement romantique – et différent – si ils laissaient les étoiles et la lune les éclairer, de temps en temps... Ils ne sont pas très... *distinctly* romantiques, ces Québécois! Non, décidément, ce n'est pas des vrais Français...

Julien n'écoute plus; il s'est penché sur son papier pour mieux rédiger la question.

* * *

TABLEAU VI

Le couple Garon est redescendu au bar de l'hôtel. Cette fois-ci, ils ne sont pas là pour danser ou s'amuser. Ils sont bien décidés à boulotter, en l'occurrence à tester la dernière version de la question qui devrait enfin emporter l'adhésion d'une majorité d'électeurs.

Mais d'abord, ils devront attendre que HERVÉ ait terminé sa harangue:

— C'est simple, nous nous complétons: vous, vous possédez l'espace et les richesses naturelles; nous, nous avons la population et la vitalité démographique. Vous auriez une partie de pays sous les tropiques. Nous échangerions des mangues contre du lait, vos meubles et vos biscuits contre des séjours sur nos plages de sable chaud, des ordinateurs contre un carnaval endiablé. Notre union donnerait un merveilleux exemple au monde: le Nord s'associant au Sud, le Noir épousant le Blanc... ou plutôt, la Blanche...

CLAIRE:

— Remarquez que, présenté comme ça, c'est tentant. Plutôt que d'aller travailler en Floride, j'irais un peu plus loin. On dit qu'il fait toujours beau en Haïti, même en hiver. Et que les orangers ne gèlent jamais. Alors qu'en Floride, certaines années, c'est pas chaud...

HERVÉ:

— Absolument! Un climat superbe. Du soleil à l'année. Des prix peu élevés. Une population accueillante...

MAURICE objecte:

— Et beaucoup de misère, Vous voyez ça, des millions de... [Hésitations.] gens se retrouvant sur l'assurance santé du jour au lendemain? Non merci!

HERVÉ:

— Serait-ce une question de couleur de peau, Monsieur? Vous êtes d'accord pour la Floride, mais pas pour Haïti. Même s'il y fait plus chaud, ça vous laisse tiède. C'est curieux, ça...

MAURICE:

— Pantoute! La couleur a rien à voir là-dedans... Vous êtes trop différents de nous, c'est tout! On n'a pas le même niveau de vie! Voyez-vous ça? On serait envahis du jour au lendemain.

HERVÉ:

— Justement! Ce serait au tour des Blancs de se faire envahir, pour changer...

JANE:

— Madame, Mssieurs, excusez-nous d'interrompre votre discussion mais mon mari et moi, on demande votre collaboration pour une expérience de *testing*. Mais, ce soir, ce n'est pas un shampoing ou une auto qu'il s'agit; Julien veut tester la valeur d'une question posée à tout le peuple du Québec...

Un BUVEUR (MICHEL):

— Moi, la dernière fois que j'ai participé à un test de marketing, j'ai reçu deux gratteux par la malle. Qu'est-ce qu'on gagne? Une tournée?... Prends-ça en note, Claire!

JULIEN:

— Ce que vous gagnez? Mes amis, ce que vous gagnez, c'est une chance extraordinaire de participer à la marche de l'Histoire. Ce que vous gagnez, c'est une occasion unique d'être des acteurs actifs dans un processus irréversible: celui de l'accession d'un peuple à la pleine souveraineté. Ce que vous gagnerez, c'est...

MAURICE l'interrompt:

— Ce n'est pas nécessaire d'en rajouter, monsieur Garon. Je ne sais pas pour les autres, mais moi, vous m'avez convaincu que si je ne participe pas à votre test, je serai un traître à la patrie; que mes aïeux vont me renier comme un fils maudit dans leur tombe et que mes descendants vont changer de nom. Votre question, envoyez-la; je suis prêt.

CLAIRE:

— Moi aussi, je suis prête. Mais je vous préviens: si votre question elle est trop compliquée, je vais refuser de répondre. Je veux une question simple, comme «Est-ce que tous les Canadiens devraient être égaux?» Ou bien, «Est-ce que les femmes et les hommes... »

JULIEN l'interrompt:

— Mademoiselle, je vous en prie, il ne s'agit pas ici de débattre de la guerre des sexes. Ce qui nous occupe, c'est la question de savoir si une nation devrait avoir son propre territoire exclusif, ainsi que le pouvoir de...

MAURICE:

— C'est ça la question? Le territoire du Québec?

JULIEN:

— Le territoire, c'est une question sous-jacente. La question primordiale, elle, relève de la capacité d'un peuple à se gouverner lui-même...

Un BUVEUR (MICHEL):

— Moi, si vous pouvez me garantir que votre question ne m'enlèvera pas mon passeport canadien...

Un autre BUVEUR (TI-LOUIS):

— Moi aussi j'embarque, mais à condition que mon portefeuille ne se retrouve pas tout plein de piastres-à-Lévesque sans valeur...

JULIEN intervient:

— Monsieur, un peu de respect pour la mémoire du père de l'Indépendance...

HERVÉ le corrige:

— Pardon! Le père du mouvement, et non pas de l'Indépendance, car elle n'est pas encore faite. Autrement, René Lévesque serait le papa posthume d'un enfant qui n'est pas encore né. Drôle de situation...

JULIEN le rappelle à l'ordre:

— Vous, cessez de faire le finfinaud.. Cette histoire de dollar, c'est du terrorisme psychologique. Tout le monde sait que rien n'empêcherait un Québec indépendant d'emprunter le dollar canadien pour éviter des soubresauts inutiles à l'économie...

MAURICE:

— Vous ne trouvez pas, monsieur Garon, qu'on en emprunte assez comme ça, des piastres des autres. On emprunte des dollars des Américains, des yens des Japonais, des marks des Allemands...

HERVÉ:

— D'autant plus, monsieur Garon, qu'une fois le Québec séparé du reste du Canada, il serait assez surprenant que la Banque du Canada continue d'imprimer des billets de banque bilingues pour faire plaisir à ceux qui utilisent sa monnaie sans sa permission.

CLAIRE:

— Tu veux dire qu'après l'Indépendance, les dollars seront écrits en anglais seulement?

HERVÉ:

— Cela coule de source!

CLAIRE:

— À ce compte-là, tant qu'à avoir des dollars en anglais seulement, pourquoi ne pas utiliser le dollar américain? Il vaut plus cher... On serait 30% plus riches... Ça peut donc être très payant, l'Indépendance... Je me rendais pas compte... {Sur un ton mi-surpris, mi-rêveur.}

JANE:

— *Hey! Just a second!* Si vous croyez que les States vont vous laisser pirater leur dollar comme ça, vous vous trompez! {Ton fier, presque menaçant.}

JULIEN:

— Nous glissons, nous glissons... Mademoiselle...! Une autre bière pour Madame... Et, de toute façon, il n'est pas question d'inclure ce genre de considérations dans la question sur l'avenir de la nation québécoise. La monnaie et le passeport, ce sont des détails...

HERVÉ lui coupe la parole:

— Ce sont peut-être des détails, monsieur Garon, mais j'ai l'impression que ce sont des détails importants. D'expérience, je sais que les Québécois sont très attachés à la citoyenneté canadienne et au huard, l'une des quelques grandes monnaies convertibles du monde.

CLAIRE:

— Bien sûr que nous sommes attachés au Canada, monsieur Hervé...

HERVÉ:

— Jean-François. Hervé, c'est le nom; Jean-François, c'est la signature...

CLAIRE:

— Vous voulez dire que vous avez deux noms. Quand vous signez, vous signez Jean-François; et que quand vous vous présentez, c'est Hervé?

HERVÉ:

— Non, non. Disons que Hervé, c'est le prénom et que Jean-François, c'est le nom de famille.

CLAIRE:

— De toutes façons... {Ton légèrement las.} Je disais que nous sommes très attachés au Canada, mais que cela ne nous empêche pas d'être encore plus attachés au Québec. Voilà! {Tout le bar approuve bruyamment.}

HERVÉ:

— C'est très beau, ces beaux sentiments distribués, cette loyauté partagée qui va jusqu'à l'ambivalence politique, mais ce qu'on vous demande, c'est de choisir entre les deux...

JULIEN lui coupe la parole:

— Comment pouvez-vous prétendre cela? Avez-vous lu la question?

HERVÉ:

— Mais monsieur Garon, sauf le respect que je vous dois, vous n'allez quand pas faire croire à ces braves gens qu'ils peuvent être à la fois Québécois souverains et citoyens canadiens à part entière. Ce serait une supercherie politique de première grandeur...

JULIEN:

— Monsieur Jean-François, ne craignez rien. Les électeurs québécois sont plus que des braves gens tout prêts à se faire embarquer. Leur maturité politique les met à l'abri de manoeuvres douteuses. Ils sont d'une grande lucidité et tout à fait capables de voir où réside leur véritable intérêt...

HERVÉ:

— Monsieur Garon, en politique, la flatterie fait souvent le lit de la démagogie. Vous savez très bien qu'une forte proportion de Québécois ne connaissent pas le véritable sens du mot «souveraineté». Et c'est normal. Leur histoire tranquille leur a épargné les déchirements qui font entrer profondément ce genre de concepts dans la conscience des peuples. C'est comme la liberté. Parce que vous n'avez pas eu à vous battre — à verser votre sang — pour la conquérir, vous ne savez pas exactement ce que c'est que la liberté. C'est pour cette raison que, lorsqu'un de vos poètes vous dit que vous n'êtes pas libres, vous le croyez. En fait, votre bon peuple ne sait pas de quoi il parle, le poète...

JULIEN:

— Moi, je ne suis pas un poète. Je parle aux gens de réalités, de leurs réalités.

HERVÉ:

— La politique, chez les peuples latins, c'est assez près de la poésie, compte tenu de la charge d'émotivité que les campagnes politiques charrient souvent. Et le politicien habile, c'est celui qui sait faire un dosage délicat entre les faits réels et la perception des faits. C'est un jeu dangereux, mais combien envoûtant... N'est-ce pas...?

JULIEN:

— L'envoûtement, mon cher Hervé, vous pouvez garder ça pour Haïti et votre vaudou. Ici, ce qui intéresse les gens, c'est de savoir qu'ils feraient une bonne affaire en faisant leur Indépendance politique. Le peuple est prêt. Tout ce qu'il attend, c'est la question qui lui permettra d'exprimer sans ambiguïté possible sa volonté sur son avenir politique.

HERVÉ:

— Convenons-nous, monsieur Garon, que, pour qu'une réponse soit claire et non ambiguë, il faut, comme préalable, que la question qui l'a appelée soit elle aussi claire et non ambiguë... ?

Du fond du bar, un BUVEUR (TI-LOUIS):

— C'est clair! C'est Claire qui m'apportera une autre bière...

JULIEN:

— Admis! Et soyez assuré, mon cher Hervé, que c'est mon intention de respecter scrupuleusement ce principe incontournable de la logique et de l'honnêteté politique.

CLAIRE apostrophe Julien:

— Monsieur Garon. Tout à l'heure, vous parliez de faire une bonne affaire. Les affaires, c'est bien beau, mais, sans être une spécialiste, je dirais que dans un pays, il y a plus que les affaires. On veut un pays parce qu'on l'aime; pas parce qu'on fait de bonnes affaires avec.

JULIEN:

— Vous avez parfaitement raison, Mademoiselle. Un pays, c'est plus une affaire de coeur qu'un signe de piastre. Quand moi je pense au Québec, il y a quelque chose qui me touche profondément, qui me va directement aux tripes. Le lien qui me rattache à cette terre est un lien sentimental...

MAURICE:

— Pour ça, monsieur Garon, je dois dire que quand on vous entend prononcer un discours sur le Québec, on sent des picotements dans notre ventre...

CLAIRE [S'adressant aux autres.]:

— Moi, quand il parle du pays, ça me fait vibrer; ça me donne la chair de poule...

HERVÉ:

— Ça, c'est le don du charisme. Très peu d'hommes politiques ont cette chance de toucher directement le coeur du peuple. C'est merveilleux... et dangereux. N'est-ce pas monsieur Garon?

JULIEN:

— Ne vous en faites pas pour ça, monsieur Jean-François. Le peuple ne sera pas berné. Il saura faire la différence entre les leaders véritables et les charlatans!

HERVÉ [Se tournant vers Claire.]:

— Les vibrations dont vous parlez, c'est le tressaillement du nationalisme... C'est un phénomène universel; tous les peuples passent par là.

CLAIRE, s'adressant à Hervé:

— C'est bien beau, votre détachement froid, mais dites-nous donc, pour vous, un pays, qu'est-ce que c'est?

HERVÉ, après un moment de réflexion:

— Moi je dirais qu'un pays, c'est le cadre politique le plus grand à l'intérieur duquel le citoyen évolue. Sur un autre plan, un pays, c'est un peu comme une famille: on l'accepte telle qu'elle est, avec ses qualités et ses défauts, sans trop la remettre en question. Autrement, la famille éclate et on se retrouve avec rien du tout, seul dans un coin de la planète. Les apatrides sont rarement heureux, laissez-moi vous l'assurer.

JULIEN:

— Là, vous êtes en train de confondre le pays et la patrie. Ce sont des concepts complètement différents. Le pays, c'est le cadre, d'accord; et la patrie, c'est... le terreau qui voit se développer la nation, qui la voit grandir. La patrie, c'est le milieu humain, c'est le sol social... Le Québec est la patrie des Québécois! {Tout le monde applaudit.}

JANE:

— Attendez! Un pays, c'est plus que ça. Pour moi, un pays, c'est une grande maison que je connais et où je suis connue. C'est un *home* où je me sens bien parce que rien ne me surprend dans cette maison. Les autres gens qui habitent ma maison, ils voient la vie et les choses comme moi. Ce n'est peut-être pas la meilleure façon, mais c'est notre façon, à eux et à moi.

JULIEN {Ton un peu las.}:

— Ne pourrait-on pas dire, Messieurs Dames, qu'un pays c'est une maison et qu'une patrie, c'est une famille? Le Québec est une famille et une maison à la fois?

HERVÉ:

— Monsieur Garon, y a-t-il de la place pour plusieurs familles différentes dans votre belle maison?
[La question tombe à plat.]

MAURICE:

— Moi, la maison et la famille, ça me convient comme définitions... Mais pourquoi certains pays sont des royaumes, et d'autres des républiques?

JULIEN:

— Dans un royaume, c'est le roi qui est maître; du moins en théorie. Dans une république, c'est le citoyen. En fait, l'idéal républicain est vieux comme la démocratie. La force de la république, c'est la force de chacun de ses citoyens, prêt à prendre les armes si la république est en danger; prêt à remplir ses devoirs civils pour le bien-être de la république...

MAURICE, pour piéger Julien:

— Comme payer ses impôts, par exemple...

JULIEN:

— Comme payer ses impôts! Il y a une belle dimension d'union dans ce concept: l'union du citoyen et de la république. C'est presque romantique. Il y a les symboles, aussi. Les symboles de la république correspondent aux valeurs sacrées du citoyen... C'est pas comme la face de la reine d'Angleterre!

MAURICE:

— Le castor laborieux, est-ce que c'est pas un symbole à nous autres, rien qu'à nous autres.

JULIEN:

— Le castor, c'est très... *canadian*, ça... {Le ton en est un de rejet.} La république, c'est aussi l'égalité, l'égalité de tous...

TI-LOUIS:

— L'égalité pour avoir des jobs? Qu'on appartienne ou pas à un syndicat ou à une clique de chialeux?

JULIEN:

— L'égalité devant le travail, oui!

HERVÉ:

— Monsieur Garon, vous oubliez qu'une république, ça a un président; quelqu'un qui a beaucoup de pouvoir dans l'orientation du pays; quelqu'un qui sert un peu de père à cette famille dont on parlait tout à l'heure. Qui donc voyez-vous comme président de la République du Québec? [Cette question reste sans réponse. Julien n'ose pas répondre, même si tous les regards sont dirigés vers lui.]

JANE, brisant le silence:

— O.K. Si tout le monde est d'accord, nous pouvons faire le test de la question que Julien a préparée.

JULIEN [Hésitant.]:

— Un instant. Un instant. C'est pas si simple. Une question si fondamentale demande réflexion... [Puis, se reprenant.] Sa formulation demande réflexion.

JANE:

— Mais je croyais qu'elle était prête, la question...

JULIEN:

— Presque prête. Les principaux éléments y sont. Il s'agit seulement de l'explicitier, de la peaufiner...

HERVÉ:

— Pour que la république parte sur un bon pied. Pour plus de clarté?

JULIEN:

— Pour plus de clarté!

* * *

TABLEAU VII

Encore une fois, le couple Garon est de retour dans la chambre # 101 sans avoir pu présenter la question à l'échantillonnage de la population votante rassemblé dans le bar. Mais cette fois, c'est parce que Julien n'était pas prêt: plus la discussion sur le sujet de ce qu'est un pays avançait, plus il doutait des chances de sa question, telle que formulée, d'obtenir l'adhésion de la majorité des clients.

JANE:

— Qu'est-ce que tu attendais? Pourquoi tu as pas fait le test de la question? Pour une fois qu'ils étaient prêts à jouer le jeu...

JULIEN:

— C'est bien simple: moi, je n'étais pas prêt. Ma formulation est trop compliquée. Ils auraient ri de moi. Je leur ai promis une question simple, sans ambiguïté, et ce bamboula...

JANE, l'interrompant:

— Ce quoi?

JULIEN:

— Bamboula. C'est comme ça qu'un de mes frères appelle les Noirs des Antilles. Mais rassure-toi: ça n'a rien de péjoratif...

JANE:

— De quoi?

JULIEN:

— Péjoratif, *derogatory*... Je disais que ce monsieur Jean-François me surveille. S'il y a le moindre flou dans la question, il se fera un point d'honneur de me dénoncer à tout le monde.

JANE:

— Elle me semblait claire, ta question, tout à l'heure.

JULIEN:

— À moi aussi. Mais maintenant, je ne suis plus aussi sûr. Tu sais, ma femme, le concept de pays, c'est pas facile à définir.

JANE:

— Justement. Il ne faut même pas essayer. Laisse-les avoir *each and every one* leur définition. Toi, ton travail, c'est leur demander si, oui ou non, ils veulent un pays.

JULIEN:

— Si je leur demande ça, le «smatt» de plombier va me dire qu'il en a déjà un, un pays. Hein, comme si le Canada, avec sa mosaïque de communautés disparates, était un pays... un pays normal. C'est tellement artificiel de maintenir ces gens-là ensemble... Ça n'a pas d'allure...

JANE:

— Sans vouloir te contrarier, Julien, tu dois *admit* que les pays normaux, avec tout le monde qui va à la même église et tout le monde qui mange la même chose, avec les mêmes fourchettes, c'est de plus en plus rare...

JULIEN:

— Justement! Raison de plus pour résister avant d'être noyés dans la goulasch américaine nous aussi. Si on s'en sort pas tout de suite, on s'en sortira jamais. La démographie joue contre nous. Le temps presse. C'est un moment historique... Il faut agir... et tout de suite!

JANE:

— Des fois, tu parles de ça comme d'une bataille à finir. Quasiment comme d'une guerre. Es-tu sûr qu'on peut pas s'entendre avec les Anglais, sur des bases nouvelles?

JULIEN:

— On s'entendra avec eux quand on sera d'égal à égal; de pays à pays.

JANE:

— Mais Julien, le Québec sera toujours un petit pays. Comment veux-tu être égal si tu es plus petit.

JULIEN:

— Le secret de ce problème, ma femme, c'est que la souveraineté confère une dimension supplémentaire. La souveraineté grandit le petit. Et de toutes façons, maintenant, on n'a plus le choix: le contentieux historique est trop important.

JANE:

— Mais l'Histoire, c'est l'Histoire! Ce qui compte, c'est le présent... l'avenir.

JULIEN:

— Tu sais très bien que l'avenir est toujours tributaire du passé.

JANE:

— Toujours?

JULIEN:

— Toujours!

JANE:

— C'est sans doute ce que disent certains Libanais et certains Irlandais. Tu vois ce que ça donne!

JULIEN:

— Ces situations n'ont rien à voir avec ce qui se passe ici. Ici, les conflits se règlent démocratiquement; par des élections... et des référendums.

JANE:

— *So...*

JULIEN:

— *So...* Il faut préparer la question! [Il se dirige vers sa table de travail.]

* * *

TABLEAU VIII

L'éclairage nous a fait passer dans le bar sans plus de transition.

CLAIRE est en train de s'épancher sur son sort de pauvre Québécoise opprimée:

— Vous trouvez ça juste, vous, que je sois obligée d'apprendre une langue étrangère pour sortir du Québec. Les Anglais, eux, ils n'ont pas ce problème: ils peuvent vivre icitte sans jamais se fatiguer pour apprendre not' langue à nous. Ça, c'est parce que nous sommes des co-lo-ni-sés. Assez, c'est assez! Il faut avoir le courage de se prendre en mains. Il a raison, Julien Garon: nous sommes des adultes... Avec un chef comme lui, on ne prend aucun risque. Il est tellement sûr de lui. Il ne peut pas se tromper... Il ne peut pas nous tromper!

MAURICE:

— Pour être sûr de lui, ça, y est sûr de lui!

MICHEL revient à la question de Claire:

— Oui, Maurice, pourquoi est-ce que les Anglais ils n'ont pas besoin d'apprendre notre langue, eux autres? Tu trouves ça juste, toi?

MAURICE:

— Ça rien à voir avec la justice, ct'affaire. On vit en Amérique du Nord! Et en Amérique du Nord, la langue, c'est l'anglais. Même que c'est maintenant partout pareil dans le monde entier. Pis c'est pas Julien Garon ou la République de Poutine {ou: du Québec} qui va changer ça.

CLAIRE:

— On est inondés. Même à la T.V., y a infiniment plus de canaux en anglais.

MAURICE ironise:

— Pis moué, pensez-vous que j'sus pas tanné de lire des livres techniques en anglais? C'est insultant, ça. Pourquoi ces grosses compagnies de Kanata pis de Minneapolis, elles sortent pas des *softwares* sur disquettes en français? Moué, j'pense que c'est pour qu'on reste en retard de quelques années sur eux autres. Quand nous, on a réussi à déchiffrer la technologie, eux, ça fait longtemps qu'ils l'ont assimilée. C'est une façon de nous co-lo-ni-ser. {Ton de pince-sans-rire.}

HERVÉ, qui n'a pas compris que Maurice se paye la tête de ses compagnons:

— La colonisation, nous, en Haïti, on connaît. Saviez-vous que mes ancêtres ont été importés d'Afrique pour faire faire des profits aux planteurs français qui étaient trop paresseux pour couper la canne à sucre eux-mêmes?

Un BUVEUR (TI-LOUIS):

— Moué, mes aïeux, ils ont quitté la Normandie parce qu'ils crevaient de faim. Ça aussi, c'est de l'exploitation. Mais les Anglais, eux autres, pourquoi ils sont venus icitte? Personne les a invités.

MAURICE en remet:

— C'est simple: pour nous exploiter ct'affaire. Ils nous ont fait travailler dans les chantiers pour nous exploiter; ils ont construit des barrages électriques pour fournir du courant à Montréal, donc, pour nous exploiter; ils ont ouvert des magasins pour nous vendre toutes sortes de cossins... pour nous exploiter. Ils nous ont forcés à aller faire la guerre en Europe... pour nous exploiter. Ils ont laissé partir deux de mes tantes comme missionnaires à Madagascar plutôt que de les garder icitte à instruire nos enfants à nous autres... pour nous exploiter. {Toujours ce ton de pince-sans-rire.}

Un BUVEUR (le jeune MICHEL), qui n'a pas compris que Maurice se moquait d'eux:

— Saviez-vous qu'un vétéran a raconté à mon oncle, qui l'a raconté à mon père, que pendant la guerre, dans les vieux pays, les Anglais utilisaient les soldats canadiens-français pour clairer les champs de mines. Les Canadiens-Français fonçaient en courant; quand ils sautaient sur une mine, les soldats anglais passaient par là, sachant que la voie était maintenant libre. Les Allemands, eux, employaient des cochons pour faire ce travail...

MAURICE:

— Pis t'as cru ça?!

Un autre BUVEUR (TI-LOUIS):

— Ça m'surprendrait pas! Regardez l'histoire: les Anglais se sont industrialisés... Les jobs payantes, pendant qu'ils nous forçaient à rester sur les terres. L'exploitation des Français par les Anglais, c'est ça, l'histoire du Canada...

CLAIRE, toujours un peu déphasée:

— Ouais, pour l'histoire des cochons, j'trouve ça un peu fort... Mais une histoire que j'connais bien, c'est la mienne... Prenez mon cas: j'ai fait des études et me v'là pognée à travailler derrière un bar...

HERVÉ {Ton sincèrement intéressé}:

— Ah oui? Dans quelle discipline avez-vous donc étudié?

CLAIRE:

— J'ai un certificat en communication gestuelle...

Un BUVEUR (MICHEL) lance:

— En quoi?

CLAIRE:

— En communication gestuelle! C'est très spécialisé... Et y'a pas beaucoup d'ouvertures... C'est pas juste: ça m'a coûté 3,000 piastres et deux étés...

JANE [Elle a rejoint discrètement le bar.]:

— *My God! Just listen to you all!* Nous avons ici presque la *spectrum* complète des damnés de la Terre d'Amérique: des Québécois exploités, un Noir colonisé, une femme frustrée... Il ne manque plus qu'un Mohawk déplumé pour compléter la tableau.

Un BUVEUR (TI-LOUIS), du fond de la salle:

— Parlant de profiteurs...

HERVÉ:

— Moquez-vous si vous voulez, Madame. Vous ne savez pas ce que cela représente d'appartenir à une minorité... Mais je vous accorde que le lien avec le débat constitutionnel est quelque peu ténu.

JULIEN, qui était redescendu derrière sa femme, intervient:

— Ténu? Mais vous savez bien que tout est politique! Tout se tient: le prix de l'essence et le prix du lait; le nombre d'usines crachant de la boucane et le nombre de cancers de la peau; ce qu'on achète et les emplois; ce qu'on lit et la santé de nos industries culturelles...

MAURICE le coupe:

— Est-ce l'économie et la politique, ça se tient?

JULIEN:

— Bien sûr que ça se tient!

MAURICE enchaîne (il espérait cette réponse):

— Et moi qui pensais qu'on pouvait voter pour l'Indépendance sans que l'économie en souffre... D'ailleurs, monsieur Garon, vous n'êtes pas inclus dans le *spectrum* des damnés de la Terre. Est-ce que c'est parce que, économiquement, vous vous en êtes toujours tiré beaucoup mieux que nous autres?

JULIEN:

— Sachez que moi non plus, je n'ai pu combler mes ambitions... Mais revenons à l'économie... L'économie en souffrira peut-être un peu, mais cela ne sera que passer. Je l'ai dit et répété: c'est le prix à payer pour la dignité. Au New Hampshire, ils ont la devise «*Live Free or Die*», la liberté ou la mort. Ici, on peut au moins en faire autant. On pourrait avoir...

HERVÉ lance:

— L'union fait la force!

JULIEN:

— Comment?

HERVÉ:

— «L'union fait la force». En Haïti, c'est la devise nationale.

JULIEN [Visiblement contrarié.]:

— Ici, pour le moment, on ne parle pas d'union... Notre devise pourrait être quelque chose comme...

MAURICE propose:

— «Un contre tous!» Après l'Indépendance, on se retrouverait un peu dans cette situation, non?

JANE avance:

— «Je m'en fiche,» me semble plus O.K., Je me fiche de ce qui arrive aux autres avec qui je vis depuis deux siècles, n'est-ce pas la attitude des Indépendantistes vis-à-vis des autres Canadiens?

JULIEN:

— Absolument pas! Nous voulons nous séparer pour mieux nous associer, aussi paradoxal que cela puisse paraître à première vue. Nous devons quand même tenir compte de la géographie...

HERVÉ:

— À cet égard, n'est-ce pas Napoléon Bonaparte qui disait que la géographie commande la politique? Il entendait par là que les choix politiques d'une communauté donnée sont limités par son emplacement par rapport à ses voisins. Dans le cas qui nous occupe, si le Québec était une île, les choses seraient... [La suite de la réflexion, faite sur un ton songeur, est enterrée par Ti-Louis:]

Un BUVEUR (TI-LOUIS), crie:

— Je l'ai! Je l'ai! Notre devise serait: «L'union par la division».

JULIEN:

— Très drôle... Bon. Devant tant de bonne volonté, je renonce... On trouvera une devise appropriée après l'Indépendance... Pour l'instant, j'aimerais vous soumettre un projet de question – claire et sans ambiguïté – qui pourrait faire l'objet d'un référendum sur l'avenir du pays du Québec. Êtes-vous prêts à participer à la marche de l'Histoire?

HERVÉ:

— C'est une question bien trop vaste.

CLAIRE:

— Je ne suis pas certaine de comprendre le sens de...

JULIEN:

— Non! Non! la question n'est pas: «Êtes-vous prêts à participer à la marche de l'Histoire?» C'était une façon de vous demander si vous étiez prêts pour la question; c'était une question comme qui dirait préalable.

HERVÉ:

— Parlant de préalable. Et la majorité? Le type de majorité? Comptez-vous définir le type de majorité que vous estimerez suffisant pour déclarer victoire? Sera-ce la moitié plus un, ou 51% des suffrages totaux? Ou encore une majorité des deux tiers, compte tenu de l'importance de l'enjeu?

JULIEN s'impatiente:

— Technicalités! Trêve de technicalités! Nous ne sommes pas ici pour discuter des détails. Nous sommes réunis ici ce soir...

Un BUVEUR (TI-LOUIS) lance:

— Par la tempête de neige.

JULIEN poursuit:

— ... ce soir pour tester une question qui a de bonnes chances de changer le destin d'un peuple. C'est une affaire sérieuse.

Un autre BUVEUR (MICHEL) lance gravement:

— On rit pus.

MAURICE:

— Mais c'est justement parce que c'est sérieux qu'il faut savoir de quelle majorité vous parlez. Ça peut influencer notre réponse à la fameuse question historique, ne croyez-vous pas?

HERVÉ:

— D'autant plus que la réaction de la communauté internationale dépendra en grande partie du type de majorité que vous aurez défini... avant le scrutin!

JULIEN:

— Écoutez! Si on attend que tout le monde soit d'accord pour se lancer, on ne fera jamais le saut...

MAURICE complète:

— Le saut dans l'eau bouillante de la marmite à homards, comme disait l'autre.

JULIEN, feignant de ne pas avoir entendu:

— Il faut faire le jeu de la démocratie, ce système merveilleux qui place le pouvoir dans les mains de la majorité de la population; qui force les dirigeants à accomplir la volonté du peuple. Nous avons la chance énorme de vivre dans un pays démocratique...

MAURICE:

— Je me permets de vous interrompre, monsieur Garon. Au fait, qui nous a apporté la démocratie, icitte? Est-ce que c'est la rébellion de 1837? Cette question m'a toujours intrigué.

JULIEN, patient et prenant un ton professoral:

— En fait, nous pouvons dire que dans le monde britannique, la démocratie a commencé de se développer avec la Magna Carta de 1215...

CLAIRE est surprise:

— Si tôt que ça?... Mais nous autres, au Québec, quand avons-nous mené des grandes batailles contre les Anglais pour obtenir la démocratie?

JULIEN:

— En fait, à ma connaissance, il n'y a pas eu de batailles sanglantes, sauf la rébellion de 1837-38. Mais de mémorables luttes parlementaires ont abouti à la situation actuelle.

CLAIRE:

— Voulez-vous dire, monsieur Garon, que très peu de Canadiens-français ont fait le sacrifice de leur vie pour qu'on ait la démocratie?

JULIEN:

— Les luttes les plus efficaces ne sont pas toujours les plus sanglantes.

CLAIRE:

— Si j'comprends bien, c'est les Anglais qui nous ont donné la démocratie?

Un BUVEUR (MICHEL):

— J'gagne qu'ils nous l'ont donnée pour mieux nous exploiter avec...

JULIEN [La dernière remarque de Michel est tombée à plat; tout le monde demeure pensif.]:

— Mmuh. Disons que la démocratie fait partie de l'héritage laissé à toutes les anciennes colonies britanniques... Une chose est sûre, c'est que nous la méritons...

TOUT LE BAR approuve:

— Ouais!...

JULIEN:

— Et les principes démocratiques n'ont pas toujours été respectés: pensez à la conscription, pendant la deuxième grande guerre. Le gouvernement fédéral nous l'a imposée après que le Québec eut voté contre...

MAURICE:

— Autrement, on n'aurait pas participé à la lutte contre Hitler pour délivrer la France, notre mère patrie... Ça c'est glorieux! On aurait l'air fin, aujourd'hui.

JULIEN:

— Ça, c'est votre façon de voir l'Histoire. Chose certaine, c'est que nous vivons en démocratie, et qu'en démocratie, la majorité l'emporte.

HERVÉ:

— Même si la majorité est mal informée, monsieur Garon?

JULIEN, redoublant de patience:

— Monsieur Jean-François, une campagne électorale ou référendaire, c'est justement fait pour informer la population. Je ne vois donc aucun problème de ce côté. Mademoiselle, auriez-vous une autre Blanche de Chambly? Même si j'ai l'habitude, toutes ces discussions m'assèchent le gosier.

JANE:

— Moi aussi, je vais prendre une autre bière. Je vais essayer une Blanche Chambly, moi aussi... Julien!... Et la question? Je crois que le monde il attend ta question.

JULIEN, s'adressant à tout le monde:

— Ma question, ma question. Vous ne lui faites pas la partie facile, à ma question. Vous voulez une question claire et simple, alors qu'il s'agit de régler une situation extrêmement complexe. Vous voulez connaître toutes les règles du jeu – je pense au type de majorité – alors que ces règles feront l'objet de tractations jusqu'au jour fatidique du référendum... Tout cela revient à une question de confiance, de confiance dans vos chefs...

MAURICE:

— J'avais pourtant cru comprendre qu'en démocratie, il ne fallait pas trop faire confiance dans les chefs. De la façon dont moi je vois les choses, nos chefs, il faut les surveiller de près. Si on les avait surveillés de plus près, on serait pas enterrés sous un déficit monstrueux, aujourd'hui...

HERVÉ:

— Vous avez raison, monsieur plombier. La démocratie, idéalement, c'est le moins de pouvoir possible entre les mains du chef. C'est le drame de mon île...

CLAIRE l'interrompt:

— Moi, j'ai confiance. J'écoute mon coeur et je me fie à l'homme. Si les vibrations sont bonnes, j'embarque. Et Julien, c'est mon homme. À votre question, monsieur Julien, je réponds d'avance: «Oui!»

HERVÉ:

— Même si la question, c'était quelque chose comme: «Voulez-vous que le Québec demeure partie intégrante du Canada?»

CLAIRE, tombant dans le piège béant:

— Certain'ment!

* * *

TABLEAU IX

De retour dans sa chambre, Julien est découragé. Cette gênante marque de confiance aveugle de la part de la *barmaid* l'a mis dans un tel embarras qu'il n'a pas osé faire le test de sa question avec les buveurs.

JANE:

— Tu devrais être fier; une telle démonstration de confiance! Ce genre d'électeurs te suivrait partout... C'est merveilleux, ce *charisma*...

JULIEN:

— Merveilleux? Tu veux dire étourdissant, affolant, effrayant même... Tu te rends compte de la responsabilité? Avec ce genre de citoyen – et laisse-moi te dire que cette Claire n'est pas la seule –, si mon projet marche, si le Québec devient un pays autonome et prospère, je suis un dieu. Mais si l'affaire fouère et que nous devons réintégrer la Confédération canadienne, ils vont me crucifier. Ils ne seront pas responsables, eux... Ils m'auront suivi, tout simplement. Est-ce que je veux de ce genre de responsabilité?

JANE:

— Veux-tu dire que tes chers électeurs ne sont même pas assez adultes pour peser eux-mêmes le pour et le contre de leur choix démocratique? C'est méchant, ça!

JULIEN:

— Des fois, je m'interroge. Le charisme, tous les politiciens donneraient leur bras gauche pour en avoir plus. Moi, j'en ai trop! Des fois, je pense qu'ils me prennent pour un Messie. J'te l'dis: ils vont me crucifier si ça marche pas.

JANE:

— Moi, ce qui me désole, c'est toute ton énergie et tout ton talent dépensés pour une affaire de politique.

JULIEN:

— On a déjà parlé de ça: la politique est l'activité la plus noble qui soit. La politique, c'est l'activité de l'homme libre...

JANE:

— Oui, je sais... Mais ce que je veux dire, c'est qu'à l'échelle mondiale, je crois pas que l'Indépendance soit le problème le plus urgent... Pendant que tu t'occupes de ça, l'an 2,000 arrive, avec des questions mondiales comme la disparition de certaines espèces d'animaux sauvages... Savais-tu, Lucien, que les tigres sont menacés parce qu'il y a des Chinois qui achètent leurs os pour préparer des phro...

JULIEN:

— Tu veux dire des aphrodisiaques. Oui, je sais. Mais qu'est-ce que je peux faire pour les tigres? Y en a très peu au Québec.

JANE:

— Y a pas de tigres, mais y a des ours. Savais-tu que des *poachers* tuent les ours noirs pour vendre leurs parties *intimate* pour faire des soupes magiques?

JULIEN:

— Oui, je suis au courant de tout ça. Massacrer des animaux magnifiques pour préparer des potions ou des supposés aphrodisiaques, je trouve cela complètement débile. Mais qu'est-ce que tu veux que j'y fasse, exactement? À chacun sa cause. Je ne peux quand même pas m'occuper de toutes les bonnes oeuvres.

JANE:

— Ça c'est certain! Mais tu ne crois pas que des causes sont plus valables que d'autres causes; que des problèmes sont plus urgents que d'autres? Tu ne crois pas, mon mari, que quand on a ton talent, on a le devoir de le utiliser pour les plus grandes questions.

JULIEN:

— Merci du compliment, mais chacun son métier! Et pour la valeur relative des causes, on pourrait dire cela de tous les problèmes. Si, pour s'attaquer à un problème, on attend d'être absolument sûr que

c'est le plus criant de la planète, on ne fera jamais rien. Cette recherche de la grande cause, c'est dangereux: ça peut facilement devenir paralysant.

JANE:

— Oui, peut-être {ton à demi convaincu.}... En attendant, tu as promis aux gens d'en bas la question. Ils prennent ça au sérieux, maintenant. Tu dois leur présenter quelque chose. On en a tellement parlé qu'ils s'imaginent que c'est *for real*. En bas, ils veulent prendre une décision historique. Ils veulent voter pour leur avenir!

JULIEN:

— Je sais. Je sais... Ils m'attendent... avec ma question... Si y'avait pas cette maudite tempête de neige, je pense que je sacrerais mon camp...

JANE:

— Et les journalistes? Tu imagines le *fun* qu'ils auraient avec ça, en apprenant ça? La fuite du leader... du chef... du *caudillo*...

JULIEN:

— Arrête! Du *duce*, tant qu'à y être... [Après s'être ressaisi, cela étant indiqué par un redressement des épaules:] Non! Ce n'est pas à cette étape que je vais dire «non» au destin. J'ai un devoir à faire et je vais l'accomplir. Je leur ai promis une question; une question, ils auront! Je dois livrer la marchandise. Un point, c'est tout!

* * *

TABLEAU X

Retour dans le bar, où règne un silence d'enterrement. La musique s'est tue et les téléviseurs ne débitent que des images. De toute évidence, l'échantillonnage du peuple votant attend quelque chose. Quelqu'un avec quelque chose.

Des pas dans l'escalier. Jane et Julien descendent et pénètrent dans le bar. Tous les regards se tournent vers eux, mais avec sympathie. C'est comme si les clients comprenaient le malaise dans lequel Julien est maintenant plongé. Pour qu'il ne perde pas la face — qu'il conserve son enviable aura —, il doit leur livrer quelque chose, en l'occurrence la question qui mettra enfin un terme à leur éternelle ambivalence politique.

JANE, s'adressant à tous:

— Comme vous savez, en politique comme dans la vie, il n'est pas facile de plaire tout le monde... Julien travaille très fort pour la population... Moi et sa famille, on est bien placées pour le savoir...

JULIEN:

— Merci ma femme... Merci de ton support indéfectible... Mesdames, messieurs, comme vous le savez, j'ai beaucoup songé à une question référendaire qui emporterait l'adhésion d'une majorité de Québécois; une question qui ferait l'union de notre population... C'est pas facile... Comme vous le savez tous, je suis tenace; je ne suis pas homme à concéder la victoire facilement. Je ne suis pas un lâcheux...

TI-LOUIS, l'interrompant:

— Pour ça, on vous a toujours admiré, monsieur Garon... {Tout le monde approuve.}

JULIEN:

— ... Je ne suis pas un lâcheux... Le Québec, c'est un pays plus complexe qu'il n'y paraît. Malgré les apparences, et malgré ce que certaines personnes pensent, des personnes qui ne nous connaissent pas bien, ce pays est diversifié, riche... avec une multitude de préoccupations et d'intérêts divergents... C'est pour cette raison qu'il est extrêmement difficile de satisfaire tout le monde. Une question référendaire claire et simple qui toucherait tout le monde de la même façon, c'est pratiquement impossible... Mais...

MAURICE l'interrompt:

— Julien, excusez-moi! Moi, j'ai une suggestion. Pendant que vous étiez en haut, j'ai travaillé moi aussi. Quelquefois, les discussions, ça inspire... Donc, j'ai préparé une question que vous pourriez peut-être utiliser dans votre question à vous. Moi, j'suis pas un politicien, mais j'ai quand même mes idées sur ces questions-là... Est-ce que j'y vais?

CLAIRE:

— Mais là, j'sais pas! J'trouve que vous y allez un peu fort... C'est la question de monsieur Garon qu'on veut entendre, pas celle de n'importe qui...

JULIEN:

— Non, non! Allez-y. J'ai pas le monopole des questions. Et comme vous le savez, j'ai toujours su écouter la population. Être en politique, c'est écouter plus que parler... [Les buveurs manifestent leur désaccord.] Oui, oui...

MICHEL:

— Vas-y, Maurice, fais-nous rire avec ta question.

MAURICE:

— Parce que tout le monde insiste, à la demande générale, ma question, la voici. «Oui ou non, votez-vous pour une république où aucun nouveau règlement ou loi ou nouvelle taxe peut être passé sans une majorité de 80%? Comme, par exemple, l'interdiction de stationner la nuit dans les rues de Victoriaville?»

HERVÉ:

— Si je peux me permettre, Monsieur, si tout un chacun veut un pays qui apportera une solution à chacun de ses petits problèmes personnels, nous n'irons pas loin...

JULIEN:

— Non, non! Ce sont là des préoccupations majeures si l'on veut construire une société plus juste. Merci! Merci, monsieur Gravel (un bon politicien se souvient toujours des noms de famille et des

prénoms) pour la suggestion. Il serait sans doute possible d'intégrer cette question – de façon implicite, du moins – à la question référendaire.

MAURICE remet ça:

— Dites-moi, Julien, pourquoi les gouvernements ils n'arrêtent pas de faire toutes sortes de règlements et de lois pour nous compliquer la vie? Et pour les jeunes, c'est encore pire: pas l'droit d'faire du bruit, pas l'droit d'faire du parking, pas l'droit d'prendre un coup en paix... On dirait que les échevins et les députés, ils sont payés à l'acte; à l'acte législatif!

JULIEN:

— Je comprends très bien votre vexation. Ce que vous dites, c'est que vous voulez plus de liberté, moins de normes de toutes sortes...

MAURICE:

— Exactement!

JULIEN, sans trop de conviction:

— Quand on parle de projet de société, c'est ce genre de choses qu'on a en tête... Plus de démocratie au niveau local... Plus près des gens...

TI-LOUIS:

— *Wait a minute!* Si vous acceptez les questions de Maurice, vous pouvez accepter ma suggestion à moué... Maurice Gravel, c'est pas le seul homme qui peut penser, icitte. Nous aussi, on a des cervelles grises. Pas vrai Michel?

JULIEN:

— Oui, oui! Je vous comprends. Le Cana... – pardon, le Québec – est un pays libre... Je suis ouvert à toutes les suggestions...

TI-LOUIS:

— C'est bien simple... Prenez mon cas... Moué, j'sus heureux depuis que j'ai découvert que j'parle directement à Jésus. Asteure, tout est clair... J'sais pourquoi j'existe... J'veux que les autres, eux aussi, y soient heureux comme moi. Sans passer par un prêtre.

MAURICE l'interrompt:

— J'savais pas que t'étais un Témoin de Jéhovah, Ti-Louis... Où est-ce qu'on s'en va... ?

TI-LOUIS:

— Pas Témoins de Jéhovah, ct'affaire... Charismatique. C'est pas pareil pantoute... Votre question, monsieur Garon, ça pourrait être: «Oui, ou non, est-ce que le monde veut vivre dans la paix mondiale universelle en devenant membre de... »

JULIEN:

— Avec tout le respect que je vous dois, monsieur Ti-Louis, il faudrait pas qu'on se mette à mélanger la religion et la politique...

TI-LOUIS:

— Avec toute le respect dû à votre personne, monsieur Garon, j'ai appris dernièrement que si on mettait plus de religion dans la politique, y aurait moins de voleurs et de menteurs au Parlement!

TOUS LES CLIENTS DU BAR:

— Ça, c'est vrai!

HERVÉ:

— Remarquez que l'idée a du mérite... Une théocratie, en Amérique du Nord, ce serait original... Vous n'auriez plus aucun problème d'identité ou de distinction...

JANE, taquine:

— C'était pas comme ça, ici, il y a une cinquantaine d'années?... Plus ça change, plus c'est pareil...

HERVÉ, narquois:

— Simple retour des choses...

CLAIRE:

— Moué itou j'en ai une, une question, pour vous, monsieur Julien. J'ai été inspirée tout à l'heure, en lavant les verres sales... La voulez-vous?

JULIEN:

— Pourquoi pas? Je l'ai toujours dit, un homme politique se doit d'être ouvert à toutes les suggestions... d'où qu'elles viennent... même d'un évier.

CLAIRE:

— J'sais pas ce que vous voulez dire, mais de toute façon, la v'là: «Acceptez-vous, oui ou non, que dans notre pays à nous autres, les femmes et les hommes soient parfaitement égales (sic), même dans la grossesse...?»

JULIEN, on ne peut plus surpris d'entendre ça:

— Vous ne voulez pas dire, quand même, que les hommes devraient porter les bébés et accoucher?
{Il rigole de sa propre facétie.}

CLAIRE:

— Ben, pourquoi pas. J'ai une copine qui m'a dit qu'elle a lu que c'est possible, médicalement. Il s'agit juste de faire un peu de recherche et on trouvera le moyen. On a bien envoyé un homme sur la lune...

HERVÉ, qui n'en croit pas ses oreilles:

— On m'avait dit que ce pays subissait encore les ravages d'un certain féminisme... , mais ça, ça dépasse mon entendement! Attendez que je raconte ça à mes soeurs à Port-au-Prince...

JULIEN:

— Est-ce qu'il y en a d'autres qui ont des brillantes suggestions de questions référendaires? Au point où on en est...

MICHEL:

— J'sais que Ti-Louis va rire de moi... , mais moi aussi j'ai pensé à quelque chose pendant que vous étiez dans votre chambre...

JULIEN:

— Et vous allez sans doute me dire que la mousse de votre bière vous a servi de muse?... (au cas où Michel ne comprendrait pas le sens de sa remarque:) vous a inspiré?

MICHEL:

— Monsieur Julien, vous seriez surpris de tout ce que j'ai pensé, dans ma courte vie, en prenant un coup avec les chums. Mais c'te fois icitte, c'est pas la bouteille qui m'a inspiré... «Euh... vous, les électeurs, voulez-vous, oui ou non..., construire un pays où tous les jeunes auront la priorité, étant donné que les jeunes, c'est l'avenir, non? Même s'il y a de moins en moins de jeunes et de plus en plus de vieux? La priorité au travail, surtout? Et si y a pas assez de jobs pour tout le monde, qu'on partage avec nous autres?» Voilà... c'est ça ma question...

JULIEN:

— Monsieur Michel, le droit au travail est un droit sacré, inaliénable. C'est criminel d'avoir autant de chômage; surtout chez les jeunes... Le gouvernement fédéral fait rien pour ça. Tout ce qui l'intéresse, c'est son déficit. C'est devenu une obsession... Dans un Québec indépendant, la primauté sera donnée au travail et à la création d'emplois. Une fois que nous aurons récupéré tous nos impôts, nous pourrions investir dans la recherche scientifique, pour créer de nouveaux procédés, de nouvelles industries... Pour créer 100,000 emplois par année...

Julien est interrompu par des applaudissements plus moqueurs qu'approbateurs. [On le trouve par trop opportuniste.]

JANE:

— Il faut excuser mon mari... La question du travail lui a très à coeur...

JULIEN:

— Ouais... Tout le monde sait qu'un pays dont les jeunes ne travaillent pas risque de perdre son âme. Un pays comme ça n'a aucun avenir. Ce sera toujours ça, ma priorité absolue.

JANE, un peu pour détourner la conversation et sortir son mari de ce traquenard du discours électoral à tout prix:

— Et vous, monsieur Hervé, vous avez certain votre question du référendum, vous aussi?

JULIEN, qui s'est ressaisi:

— Oui... En tant que néo-Québécois, vous devez bien avoir une autre perspective sur ce que devrait être la question historique qui va décider du destin de votre nouveau pays...

HERVÉ:

— À vrai dire, avant ce soir, je ne m'étais jamais posé cette question; mais à entendre toutes ces voix... différentes, on se dit que nous aussi, en y pensant bien, on a notre opinion sur la question...

TI-LOUIS, très familièrement:

— Vas-y Hervé!

HERVÉ:

— Ça fait chaud au coeur de se sentir ainsi partie intégrante de la grande famille canadienne – ou québécoise. J'apprécie... Vous savez, quand j'ai immigré ici, je suis venu au Canada parce que votre société me semblait neuve. Quand on débarque ici, on a l'impression que tout est possible; que les gens ne sont pas figés dans des traditions paralysantes ou des préjugés stériles...

MAURICE lui coupe la parole:

— Arrête! On va croire qu'on est parfaits!

HERVÉ poursuit:

— Et pourtant, comme vos ancêtres, vous essayez souvent de recréer en Terre d'Amérique un coin de la vieille Europe. C'est normal: nous faisons la même chose chez moi. Mais ne serait-il pas possible de profiter de cette chance unique et de tout réinventer; de donner le pouvoir à l'imagination?

CLAIRE:

— Qu'est-ce que vous voulez dire?

HERVÉ:

— C'est simple: chaque fois qu'un problème se pose, plutôt que d'aller voir comment les autres l'ont réglé avant nous, on pourrait faire table rase des solutions empruntées ailleurs et trouver nos propres solutions originales.

MAURICE:

— C'est bien beau ça, en théorie, mais avez-vous un exemple concret?

HERVÉ:

— Je ne sais pas... mais prenez le cas de la violence conjugale... par exemple. Comment se fait-il que tant de femmes se retrouvent victimes de monstres sans que personne n'ose intervenir? C'est comme si les gens se fiaient uniquement à la police... Pour moi, c'est une forme de lâcheté individuelle... Il est beaucoup plus facile de composer 9-1-1 que de s'impliquer personnellement!

MAURICE:

— Qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse, exactement?

HERVÉ:

— Je ne sais pas, moi. Mais avec un peu d'imagination, il doit bien être possible de former des comités de protection pour les gens qui sont particulièrement vulnérables... Les frères et les cousins de ces femmes, ils n'interviennent jamais?

JULIEN:

— Vous ne voudriez quand même pas que les citoyens se fassent justice eux-mêmes!

HERVÉ:

— Non! Non! Je ne parle pas de lyncher les voleurs de bicyclettes aux poteaux de téléphone! Je parle simplement de protéger, nous-mêmes, les plus vulnérables. Je parle de s'impliquer, tout un chacun, plutôt que de toujours reléguer nos responsabilités à des «professionnels».

CLAIRE:

— Remarquez que si on se fie juste à la police pour nous protéger, on vivra pas vieux.

MAURICE:

— C'est normal. La police peut pas être partout!

JULIEN:

— Si je comprends bien où vous voulez en venir avec cet exemple, monsieur Jean-François, vous dites qu'avec un peu d'imagination, on pourrait trouver des solutions efficaces quoiqu'inédites à certains problèmes particuliers.

HERVÉ:

— Ce que je dis, c'est que l'imagination humaine est la ressource naturelle la moins exploitée de la planète.

MAURICE:

— Mais qu'est-ce que l'imagination a à voir avec le débat constitutionnel?

HERVÉ saisit la perche:

— Justement, rien du tout!

MAURICE, qui a compris qu'Hervé amenait de l'eau à son moulin:

— C'est ce que j'ai toujours dit: on n'a pas besoin de changer la constitution pour laisser libre cours à notre imagination.

TI-LOUIS:

— V'là Maurice qui essaye encore de voler les idées des autres!

CLAIRE:

— La «République de l'Imagination»... Moi, je serais fière de vivre dans le pays de l'imagination... On pourrait faire toutes sortes de choses auxquelles on ne pense pas... Par exemple, La Ville pourrait laisser les piscines ouvertes les nuits de canicule, pour qu'on aille prendre des bains de minuit... tout nus...

TI-LOUIS:

— Parlant de la nuit, ça fait belle lurette que j'ai pas profité de la pleine lune. On pourrait éteindre tous les lampadaires les soirs de pleine lune... ça économiserait du courant... et des taxes!

JANE:

— Sans compter que ce serait romantique! Je comprends pas pourquoi les gens d'ici ne profitent pas plus de la nature. Elle est tellement belle, ici. C'est comme si ils en avaient peur.

CLAIRE:

— Moi, j'ai déjà essayé de jouir d'une éclipse de lune icitte, en ville. Eh bien, j'ai rien pu voir à cause de toutes les maudites lumières qui m'éblouissaient.

MAURICE:

— C'est comme ça que j'ai manqué la dernière comète. Qu'est-ce que ça aurait coûté, à la Ville, de fermer les lumières pendant une heure ou deux? Y ont-ti peur que les gens volent les trottoirs?

MICHEL:

— Même à la campagne, tu peux rien voir! Les cultivateurs, avec leurs lumières de *farmers*. Même que ça rend la conduite dangereuse. Pourquoi tout éclairer? Ils ont peur de se faire voler leurs vaches, ou quoi?

MAURICE:

— Une autre chose que j'ai jamais comprise, c'est que l'Hydro vend l'électricité toujours au même prix, l'été comme l'hiver, la nuit comme le jour. S'ils avaient des tarifs selon l'eau qui coule dans les rivières, on paierait moins cher le printemps et plus cher au mois d'août, quand le temps est sec. Au moins, comme ça, les gens feraient la connexion entre le courant et les précipitations...

TI-LOUIS:

— Sans compter, Maurice, que tu pourrais recharger ta Manic électrique pendant la nuit, quand ce s'rait moins cher...

MAURICE:

— Penses-tu que j'y avais pas pensé?...

JANE, visiblement fascinée par la neige:

— Quand il y a une tempête de neige, pourquoi ils laissent pas la neige dans les rues pendant une journée? Pour que les enfants puissent s'amuser?

JULIEN:

— C'est ça, ma femme; les gens vont aller travailler en skis de fond, peut-être?

MAURICE:

— Pourquoi pas? Si on voyageait plus en skis et moins en auto, on serait en meilleure santé... et ça coûterait moins cher de soins d'hôpitaux. Le déficit s'en porterait mieux!...

CLAIRE:

— Pour se déplacer en skis de fond en pleine ville, pensez pas que ce s'rait pas plus facile si y avait pas autant de clôtures... Moi, j'ai toujours rêvé de vivre sans barrière... Ce s'rait merveilleux pour les enfants aussi: ils pourraient se sentir chez eux dans tous le voisinage au lieu d'être confinés à leurs petites cours... quand y en ont une...

JULIEN, voulant sortir de ce délire imaginatif et coincer Hervé:

— Mais, monsieur Jean-François, à part vos plans pour une «République de l'Imagination», avez-vous une question précise que je pourrais intégrer à ma question référendaire?

HERVÉ, répondant à la question de Julien:

— Une question?... Si j'avais une question précise, ce serait quelque chose comme: «Parce que ces mots n'ont pas leur place dans une société moderne et multi-ethnique, acceptez-vous que l'expression "pure laine" soit bannie du vocabulaire politique québécois?»

JULIEN, après un silence embarrassé:

— Monsieur Jean-François, il va de soi que, dans un Québec souverain et indépendant, tous les citoyens auront les mêmes droits et prérogatives, quelle que soit la couleur de leur peau et la date de leur arrivée ici. Après tout, ne sommes-nous pas tous des immigrants?

MICHEL, réagissant rapidement:

— Et les Indiens? Dans la république du Québec, les Indiens des «Premières nations», est-ce qu'ils paieront des impôts et des taxes comme tout le monde?

CLAIRE:

— C'est vrai, ça! C'est pas juste, ça! J'ai une de mes cousines qui vient d'arrêter de payer la TPS et la taxe de vente parce qu'elle a marié un Indien d'Abénaki. Et elle est pas plus indienne que vous ou... qu'Hervé.

JULIEN:

— Ça, c'est à cause de l'imbécillité du gouvernement fédéral! Une fois qu'on aura les pleins pouvoirs, finis les privilèges... finis les cadeaux... fini la culpabilité historique... [Ce dernier slogan tombe un peu à plat, incompris.]

HERVÉ:

— Comme en Haïti: «Liberté, Fraternité, Égalité!»

JULIEN:

— Heu... Exactement! Mais il faut quand même admettre que les Amérindiens étaient les premiers habitants du pays...

MAURICE:

— Moi j'ai une idée là-dessus. On devrait avoir des tables d'impôt qui sont basées sur le temps passé au pays: plus ça fait longtemps qu'on est là, moins on paye de taxes. Avec ce système, les Indiens ne paieraient pas d'impôts – comme c'est le cas actuellement –, les Canadiens-français en paieraient un peu, les Anglais un peu plus que nous autres et les nouveaux immigrants paieraient le plein prix.

MICHEL:

— Bonne idée, ça. On aurait les premières nations, la deuxième nation, la troisième, la quatrième et ainsi de suite... jusqu'aux Haïtiens... Qu'est-ce que t'en penses, Hervé?

HERVÉ:

— C'est une bonne plaisanterie, mais je comprends très bien votre vexation...

JANE:

— Comme mon mari l'a dit tout à l'heure, le problème, c'est la culpabilité de l'histoire; nous avons le même problème en Californie avec les Mexicains... parce qu'ils ont perdu une guerre il y a une centaine d'années, y des gens qui veulent maintenant tout leur donner...

JULIEN:

— De toutes façons, cela nous éloigne de nos moutons... La question principale, c'est celle qui nous concerne nous... Les Indiens, on verra après.

MAURICE:

— Parlant de question principale, vous n'aviez pas une question référendaire à tester avec nous autres... ? On est en train de l'oublier, celle-là...

JULIEN, après un long silence, sort un papier de sa poche:

— Oui, oui. Effectivement... C'est pour ça qu'on est là... entre autres choses, ma femme et moi... Madame, messieurs, vous savez, nous les hommes politiques, on a un gros défaut: on parle trop et on n'écoute pas assez... Ce soir, j'ai pris ma leçon: désormais, je passerai plus de temps à écouter les électeurs qu'à leur parler, qu'à essayer de les convaincre. Au début de la soirée, les choses étaient claires dans ma tête; j'avais une question claire et simple. Mais plus je vous écoute, plus je vous entends, plus je me rends compte que je me trompais. J'aurais dû vous écouter avant de préparer quoi que ce soit. La question, ou plutôt une question, j'en ai une ici, sur ce bout de papier...

MAURICE:

— On l'attend, monsieur Garon!

{Les autres disent «chut!»}

TI-LOUIS:

— Laisse parler monsieur, Maurice!

JULIEN:

— Sur ce papier, j'ai une question... Mais je ne vais pas vous la lire... Je vais pas la lire parce que je ne suis fier d'elle. Je ne suis pas satisfait avec mon travail...

HERVÉ:

— Voulez-vous dire, monsieur Julien, que vous renoncez à un référendum sur l'avenir politique...

JULIEN l'interrompt:

— Absolument pas! {Son ton est redevenu assuré, quasiment autoritaire.} Je ne renonce à rien du tout! Je ne suis pas satisfait du libellé de ma question; c'est tout.

HERVÉ:

— Mais monsieur Julien, croyez-vous sincèrement qu'elle existe, la question claire et honnête qui ralliera une majorité de Québécois?

JULIEN:

— Bien sûr qu'elle existe. J'en ai fait le centre de ma carrière politique. Elle existe! Elle existe dans le coeur et l'esprit des Québécois. Tout ce qu'il faut, c'est la trouver, la découvrir... à force d'interroger les gens... à force de les écouter...

CLAIRE:

— Parler, écouter, c'est bien beau. Mais je commence à m'endormir... Ça vous fait rien que je mette un peu de musique... question de se réveiller un peu... ?

Sans attendre la réponse, Claire s'éloigne vers le fond du bar. Julien se dirige vers Jane; il tient toujours son papier en mains. Une musique se fait entendre, pas trop fort: c'est un air brésilien de lambada.

Après quelques mesures, JULIEN:

— Comme je le disais, j'ai appris beaucoup de choses ici, ce soir, avec vous. Je vous en remercie... J'ai ma leçon. Avec votre permission, ma femme et moi, on va se retirer... La journée a été longue...

MAURICE:

— Et la question?

JULIEN:

— Ne vous en faites pas. Ce n'est que partie remise. Maintenant que je vous ai écoutés, je me sens enfin prêt à rédiger la question...

MAURICE lui coupe la parole:

— ... claire et précise!

JULIEN:

— ... claire et précise pour notre avenir collectif, pour le destin de notre peuple.

HERVÉ, qui s'est approché du bar pour se rapprocher de Claire:

— Serait-il indiscret de vous demander quand vous prévoyez soumettre votre question, la question, à la population?

JULIEN:

— La réponse est simple: j'aurai une question de prête pour demain matin. Et vous pouvez compter sur moi pour en saisir l'électorat en temps et lieu.

JANE, surprise et un peu déçue:

— Pour demain matin?...

CLAIRE:

— La lambada, Hervé, vous devez bien connaître ça. C'est une danse qui vient du Sud.

Hervé se penche derrière le bar et monte le volume. Il empoigne ensuite Claire et l'entraîne sur la scène pour une danse endiablée. Julien prend sa femme par la main et commence à l'entraîner vers la chambre # 101, mais Jane est ostensiblement hypnotisée par la danse. Juste avant de disparaître dans l'ombre, elle s'échappe de l'emprise de Julien et revient vers la scène. Maurice se lève enfin et, n'écoutant que son courage, invite Jane à danser. Julien poursuit donc seul vers la # 101.

La danse s'est engagée, lancée par Hervé et Claire. Après un moment, même Michel et Ti-Louis ne peuvent plus réprimer les fourmis qu'ils ont dans les jambes et se lancent dans la mêlée.

Ce qui termine le tableau X.

* * *

TABLEAU XI

Nous sommes dans la chambre # 101. Nous découvrons Julien, penché sur sa table de travail, manifestement en train de bûcher sur la question. Nous entendons de la musique de danse en arrière plan. Après un moment, Jane entre dans la chambre. Elle se dirige vers son mari et lui caresse tendrement la tête et les épaules. N'obtenant qu'une réaction mitigée – mais pas indifférente – de Julien, elle se déshabille lentement près du lit pendant que son homme continue à sécher sur son papier. Une fois nue – partiellement ou complètement, au goût de la mise en scène –, elle se carre bien au milieu du grand lit double et éteint la lampe de chevet.

La seule lumière de la chambre est maintenant celle de la lampe de travail de Julien, éclairant principalement son papier. La lumière du bar, elle, se fait de plus en plus discrète, enfin d'isoler encore plus le bout de papier qui recevra «incessamment» la question.

Après que la musique soit passée à la tonalité mineure en terme de volume – en même temps qu'elle devenait langoureuse –, on entend la voix {Intonation friponne.} de JANE:

— Julien, si tu ne viens pas me rejoindre tout de suite, demain matin, c'est moi qui demanderai le di... l'In-dé-pen-dan-ce.

* * * * *

FIN

≈ 22 800 mots

Date: 8 avril 2001

Date du reformatage en Word, à l'UQO : dimanche, 24 octobre 2004

Les Éditions du Contre-courant

François Dallaire
70, rue Marcel-Chaput
Gatineau (Hull), Qc
J9A 3B1
Canada
Tél.: (819) 772-4574
<francoisdall@hotmail.com>

[Filename = C:\My Documents\FRANÇOIS\PIÈCES\QUESTION-PIE.doc]